Illinois U Library

NUMÉRO 180

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que par abonnement, couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e

Elgin Cook Unger Bernie

Elgin Bernie

Elgin Georgie

1 BERNIE. — *Elgin, lisez ce rôle....* (1er tableau.)

2 BERNIE. — *Maintenant, changez de ton, Elgin...* (1er tableau.)

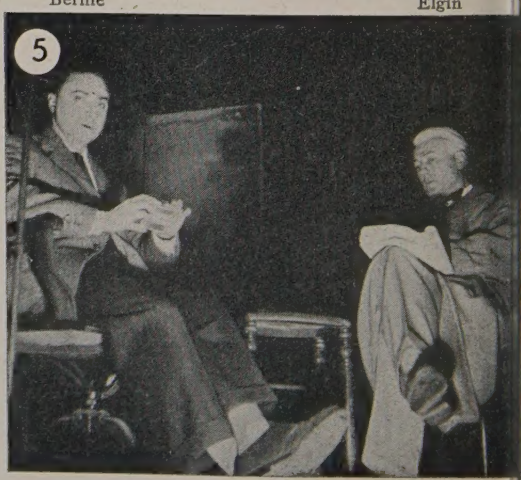
3 ELGIN. — *Je peux le faire, n'est-ce pas?* (2e tableau.)

4 NANCY. — *Oh! une demoiselle...* (3e tableau.)

5 BERNIE. — *Quel genre de femme est votre épouse?* (3e tableau.)

Nancy Elgin Bernie

Bernie Elgin



POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE

Pièce en sept tableaux
de Clifford ODETS

adaptation française
de Constance COLINE

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris le 23 avril 1955 au théâtre des MATHURINS, dans une mise en scène de Raymond ROULEAU et des décors et costumes de Lila de NOBILI.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Constance COLINE.

Supplément au nº 424 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

Frank Elgin, le comédien ..... *Raymond ROULEAU*

Georgie Elgin ..... *Françoise LUGAGNE*

Bernie Dodd, le metteur en scène ..... *Gérard OURY*

Larry ..... *Gérard BUHR*

Philip Cook ..... *François JOUX*

Paul Unger ..... *Michel LONSDALE*

Nancy ..... *Simone VANNIER*

Une habilleuse ..... *Michèle KERYSE*

PREMIER TABLEAU

n théâtre à New-York, de nos jours. Dans une atmosphère silencieuse et sombre, trois hommes sont assis r une scène vide. Des chaises sont disposées pour a répétition dans un ordre qui indique les limites du cor. Pour tout éclairage, une « servante » sur pied. On entend quelque part une musique douce, un chant pulaire américain murmuré par un ténor plaintif mais insistant. Le metteur en scène, Bernie Dodd, compagne le chant en sifflotant. Paul Unger, l'auteur, est assis à califourchon sur une chaise, le dos à la lle. Le producteur, Philip Cook, fume une cigarette, il est grave et songeur. Il est évident que ces trois hommes sont préoccupés par un souci immédiat.

Bernie Dodd s'arrête enfin de siffler et demande sans s'adresser à personne en particulier:

BERNIE. — D'où vient cette musique? *(Personne ne répond. Bernie s'arrête avant de descendre vers Cook.)* Alors, qu'est-ce qu'on décide?

La figure de Cook se ferme et il ne répond pas. Larry, l'assistant de Bernie, entre et s'adresse respectueusement à Bernie:

LARRY. — Les acteurs attendent, monsieur... Qu'est-ce que je fais? Je les renvoie?

BERNIE. — Oui... non... attends... Dis-leur que j'aurais peut-être besoin d'eux demain matin à neuf heures... Et dis à Frank Elgin de rester... je le verrai tout à l'heure... Larry, mais d'où sort cette musique?

LARRY. — De la loge de l'accessoiriste.

BERNIE. — Ah... *(Larry s'en va. Bernie demande à Cook:)* Alors, qu'est-ce qu'on décide?

COOK. — Oh, vous êtes complètement fou, Bernie. Essayons aussi le concierge pendant que vous y êtes!

Nancy, une jeune ingénue, s'avance timidement.

BERNIE, *morose.* — Laisse-nous, Nancy, nous sommes occupés.

NANCY. — Excusez-moi, monsieur, j'ai laissé ma brochure sur une chaise... *(Les trois hommes regardent Nancy prendre sa brochure.)* Merci... Pardon...

Elle s'en va.

COOK, *furieux.* — Et puis m..., Bernie, je ne vous comprends pas... C'est vrai, vous savez...

BERNIE, *froidement* — Vous ne comprenez pas...Vous ne comprenez pas, quoi? C'est tout de même pas de ma faute s'il a f... le camp...

COOK. — C'est pas la mienne non plus.

BERNIE. — Pardon, si vous lui aviez fait un contrat en règle...

COOK. — Mais il était en règle...

BERNIE. — Si bien en règle que maintenant M. Hertz est à 3.000 kilomètres d'ici...

COOK. — Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive, il est connu pour ça. Au « Fulton », il y a deux ans, il a lâché son rôle huit jours avant la générale...

BERNIE. — Raison de plus pour prendre vos précautions... Vous avez voulu être plus malin que lui et c'est lui qui vous a possédé.

COOK. — Ça, dans les affaires...

BERNIE. — Ça vous apprendra à considérer le théâtre comme une affaire. En attendant, nous sommes dans de beaux draps. Qu'est-ce que vous allez raconter aux gens de Boston? Que notre vedette tourne à Hollywood et qu'on ne trouve personne pour le remplacer...

COOK. — Personne, sauf M. Frank Elgin.

BERNIE. — Elgin est un grand comédien.

COOK. — Etait...

BERNIE, *criant à la cantonnade.* — Fermez cette porte! *(Il revient vers Cook, en colère.)* Tout ce que je vous demande c'est de lui laisser lire le rôle.

PAUL UNGER, *calmement.* — C'est vrai, Cook, qu'est-ce qu'on risque?

COOK, *après un temps, il hausse les épaules.* — Qu'il lise, bon D... qu'il lise... Ce n'est pas moi qui l'en empêcherai...

BERNIE, *ennuyé et nerveux.* — Seulement quand il sera là... soyez beau joueur!... Ne faites pas cette tête.

COOK. — Vous l'avez déjà essayé dans le rôle il y a cinq semaines. Non? S'il ne faisait pas l'affaire à ce moment-là, il ne la fera pas davantage aujourd'hui.

BERNIE. — Nous lui avons tout de même donné la doublure.

COOK. — Qu'est-ce que ça prouve?

BERNIE. — Ça prouve que nous lui faisions

confiance, au moins pour ça. *(Cook murmure quelque chose.)* Quoi?

COOK. — Rien.

Bernie le regarde et se tourne brusquement vers la droite en criant:

BERNIE. — Larry... Larry! *(Larry apparaît.)* Dis à Frank Elgin de venir ici.

Dégoûté, Cook écrase sa cigarette sous son pied. Comme toujours il est morose, avec un air accablé et boudeur. Il n'est jamais sûr de lui, mais il ne veut pas l'admettre, naturellement... Unger a trente ans, il est ouvert et simple dans le bons sens du mot. Bernie Dodd, lui, peut être très direct; il est de petite taille avec beaucoup de grâce et de souplesse physique. Il a trente-quatre ans exactement et il réussit très bien. Pendant les répétitions, il est comme un ours en cage. Cependant d'habitude, il est plutôt amical.

Larry revient avec Frank Elgin, un acteur de cinquante ans, dont le dénuement actuel n'altère pas une certaine distinction personnelle. Il est inquiet, mais cependant il se comporte comme le grand acteur qu'il était. Il se tient là, bizarrement, très conscient que trois hommes l'observent...

FRANK. — Vous m'avez fait demander, monsieur Dodd?

BERNIE. — Oui, monsieur Elgin, asseyez-vous. *(A Larry:)* Tout le monde est parti?

LARRY. — Oui, monsieur.

BERNIE. — Monsieur Elgin, je voudrais que vous fassiez quelque chose pour moi. Enfin, surtout pour notre producteur, M. Cook, et pour l'auteur... Voilà... Voulez-vous nous lire le rôle de Murray?

FRANK. — Alors, c'est fini avec Billy Hertz?

BERNIE, *ignorant sa remarque.* — Notez bien que ça n'engage personne... ni vous, ni nous.

FRANK. — Pourquoi voulez-vous que je lise ce rôle?

COOK, *exaspéré.* — Pourquoi fait-on lire un rôle?

Frank est surpris et nerveux.

BERNIE, *criant soudain.* — Coupez cette radio ou fermez la porte, bon D...! *(Se retournant vers Frank, il lui dit gentiment:)* Monsieur Elgin, lisez ce rôle je vous en prie...

FRANK. — Bon! Si ça peut vous faire plaisir...

Il se lève, mais si lentement et tellement à contre-cœur que Cook en est encore plus agacé. La musique s'arrête.

COOK, *avec ironie.* — Bien entendu, vous n'accepteriez pas le rôle si on vous le proposait!

FRANK. — Je n'ai rien demandé, monsieur Cook... Et si vous voulez que je lise le rôle...

Il se fait humble, ce qui ennuie Cook encore plus.

COOK. — Décidément, vous êtes tous aussi cinglés les uns que les autres dans ce méti là!

LARRY. — Voulez-vous que je lui donne réplique?

Larry a ramassé la brochure et la tend Frank. Bernie, agacé par Cook, l'int cepte au passage.

BERNIE. — Non... Je vais la donner m même... Prenons la grande scène de la ré lation... à la fin du deux... Trouve-lui sa rép que. *(Larry indique la scène à Frank qui, brochure à la main, semble un peu désorien Enfin il traverse la scène et va jeter avec p caution sa cigarette dans un seau.)* Ne vous faites pas, Frank, nous sommes entre nou Asseyez-vous, marchez, faites ce que vous v lez... Vous y êtes? On y va?

Frank, essayant de plaisanter, soupèse brochure.

FRANK, *avec des regards sur Cook et Un puis sur Bernie et Larry.* — C'est aussi ép que le « Sunday Times ».

BERNIE. — On y va?

FRANK. — Oui.

BERNIE. — Prenons à la réplique de Mur « Je ne vous ai pas demandé de vous asseoi En haut de la page 40... la première répli *(Essayant de cacher son agitation, Frank quelques pas, cherchant un éclairage co nable pour lire. Bernie à Larry, à mi-voi* Attends-moi au foyer.

FRANK. — « Je ne vous ai pas demandé vous asseoir... Je ne veux pas de vermine mes fauteuils. » C'est ça?

BERNIE. — Oui. *(Enchaînant:)* « Vous p vez m'insulter, ça ne me gêne pas. Vous savez sans doute pas ce qui vous attend?

FRANK. — « Je ne suis pas curieux d savoir. »

BERNIE. — « Quand vous serez assis au b des accusés pour trafic d'influence, chantag détournement des fonds de l'Etat, vous drez peut-être vos airs supérieurs. »

FRANK. — « Je ne supporterai pas vos i lences, jeune homme. Ce n'est pas parce vous êtes un petit morveux de journaliste ça vous donne le droit de venir injurier gens à domicile. »

BERNIE. — « Le morveux de journaliste n'était pas amoureux de votre nièce, il beau temps qu'il vous aurait fait coffrer. I leurs cette scène est odieuse... »

FRANK. — « Pas autant que vous m'êtes *(Cherchant la lumière:)* Qu'est-ce que ça dire, je ne comprends pas... oui, voilà... « autant que vous m'êtes odieux, sale métèque... »

BERNIE. — « Je ne vous laisserai pas p la discussion sur un plan privé, il y a d'intérêt en jeu. »

FRANK. — « Et je représente la volonté lective de milliers... »

BERNIE. — Non! Ça, c'est ma réplique, F

FRANK. — Ah oui! je ne peux pas lire... vois pas et puis Hertz a couvert la broc d'annotations.

BERNIE. — Continuez, continuez, ne vous arrêtez pas...

FRANK. — Je ne peux pas, je suis désolé... je dois dire : « Soyez calmes, mes mains » et elles tremblent comme des feuilles.

BERNIE. — Ce n'est pas grave. Reprenons à l'endroit où nous nous sommes arrêtés... Qu'est-ce qu'il y a?

Frank jette un regard en-dessous à Bernie et à Cook. Il baisse les yeux et secoue la tête.

FRANK. — C'est inutile, monsieur Dodd. Je n'ai jamais été très à l'aise dans ce genre d'exercices. Merci de m'avoir donné ma chance, mais ça n'ira pas.

BERNIE. — Vous ne voulez vraiment pas essayer?

FRANK. — Pourquoi faire?

Il se dirige vers la table avec calme et dignité et y dépose la brochure. Cette scène réjouit Cook, Bernie est ennuyé.

BERNIE, *à Unger.* — Enfin, Paul, tu n'as pas une brochure propre... non?

FRANK, *maladroitement.* — Ce n'est pas la peine, monsieur Dodd. Vous avez été très chic... Vous m'avez déjà essayé dans le rôle. Laissez-moi la doublure, c'est tout... Je vous remercie, mais...

BERNIE, *il se met à hurler.* — Fermez la porte!... *(En lançant sa brochure sur la table:)* Je ne peux pas me tromper à ce point-là, Elgin... Je sais ce que c'est qu'un comédien... Laissons tomber cette brochure... improvisons, jouons la situation... pas la scène écrite par l'auteur.

FRANK. — Mais....

BERNIE. — Si. Improvisons. Voilà, regardez-moi! Je suis un petit salaud sans scrupules... Vous, vous êtes Murray le magnat de la presse. Vous êtes sur le point de faire faillite et tout le monde le sait. Je pense que je vous tiens à la gorge. Je veux obtenir quelque chose que vous ne voulez pas me donner. Je veux épouser votre nièce et ça, vous ne le voulez à aucun prix... voilà la situation, hein, vous avez compris? Alors, on y va? *(Bernie commence à marcher dans tous les sens. Il passe et repasse devant Frank, comme un toréador. En gesticulant:)* Mais regardez-vous, avec votre gueule de raté, vous êtes complètement fini, vous êtes complètement vidé. Vous n'avez plus rien dans le ventre, d'ailleurs je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir obtenu votre accord. Et je vous préviens que si vous appelez vos domestiques, je les f... par la fenêtre... *(Il hurle:)* Vous entendez?

FRANK, *lentement.* — Qu'est-ce que vous voulez, au juste?

BERNIE, *se mettant hors de lui.* — Je me tue à vous le dire... Ellen!

FRANK. — Foutez-moi le camp... *(Immobile et très pâle.)* Foutez-moi le camp.

BERNIE, *rageur.* — Pas sans que...

FRANK, *au comble de la fureur.* — Foutez le camp avant que je ne vous fende la g... avec ce tisonnier.

BERNIE. — Parfait, Elgin, parfait. Un peu plus de calme, maintenant, un peu plus ironique... *(Reprenant:)* « Ça ne vous avancerait à rien de me fendre la g..., M. Murray, cela ne ferait que précipiter votre dégringolade. »

FRANK. — Ma dégringolade... Pauvre crétin! Vous ne me connaissez pas... vous ne savez pas de quoi je suis capable... Pour défendre Ellen contre vous, je n'hésiterai pas à employer tous les moyens...

BERNIE. — Une campagne de diffamation, par exemple...

FRANK. — Non! Ça, c'est votre rayon, jeune homme, mais moi j'ai d'autres tours dans mon sac...

BERNIE. — C'est ça Frank, maintenant changez de ton... C'est un mois plus tard, ils vous ont possédé, vous avez tout perdu... Vous n'avez pas revu Ellen depuis deux jours et vous ne savez pas où ils l'ont emmenée...

FRANK. — Qu'est-ce que vous avez fait d'Ellen?... Vous seriez capable de la séquestrer pour me forcer la main... Vous n'aimez pas Ellen. Vous n'aimez que son argent... et moi vivant, vous n'obtiendrez ni l'un ni l'autre...

BERNIE. — Alors, son absence ne vous inquiète même pas?

FRANK. — Son absence?

BERNIE. — Elle est morte, Frank.

FRANK. — Ellen, Ellen. *(Il la voit et il crie sur le même ton, vite:)* Hurlez, hurlez, hurlez, hurlez. *(A Unger et à Cook:)* Oh, vous êtes des hommes de pierre. Si j'avais votre langue, je crierais jusqu'à ce que le ciel se fende en deux. *(Il s'agenouille.)* Elle est partie pour toujours. Je sais quand on est mort et quand on vit. Elle est morte comme la terre. Donnez-moi un miroir, Dodd, s'il vous plaît, un miroir... Si son haleine ternit la glace... c'est qu'elle vit... Regardez-la, regardez ses lèvres...

BERNIE — Elle est morte, monsieur.

FRANK. — Je vous en prie, allez-vous-en. Ellen attend, que dis-tu? *(Un temps.)* Ah! sa voix fut toujours si douce et si grave. Chose excellente chez une femme. *(Il va à Bernie.)* Allez-vous-en, elle ne reviendra plus. Allez-vous-en, allez-vous-en... allez...

BERNIE. — C'est la dernière tirade du « Roi Lear », n'est-ce pas?

FRANK. — Oui, à peu près. *(Il se frotte les mains, secoue la tête comme s'il était étourdi... Il donne l'impression de s'éveiller lentement.)* Cela m'est revenu...

Jetant un regard rapide dans la direction des autres, Bernie s'adresse doucement à Frank.

BERNIE. — Monsieur Elgin, voulez-vous m'attendre deux minutes au foyer, s'il vous plaît.

FRANK. — Bon.

Il se lève et sort. Réprimant sa satisfaction, Bernie se joint aux autres.

BERNIE. — Alors, hein, qu'est-ce que vous en dites?

UNGER. — C'est incroyable. Où ce type cachait-il toute cette noblesse, toute cette puissance?...

COOK. — Voilà pourquoi je ne voulais pas qu'il lise le rôle.

BERNIE. — Pourquoi?

COOK. — Parce que je me méfie de vos emballements. Nous avons monté trois spectacles ensemble. Et maintenant je vous connais bien. Vous êtes jeune, violent et dynamique et plein de parti pris.

BERNIE. — Vous appelez ça du parti pris. Vous l'avez entendu, non?... Est-ce que cette scène n'était pas la preuve...

COOK. — Elle n'est la preuve de rien du tout... Quel rapport y a-t-il entre cinq minutes d'improvisation et un rôle de quinze cents lignes?... Et rien ne dit qu'il ait encore de la mémoire...

BERNIE. — Et pourquoi n'en aurait-il plus? Il n'est pas plus vieux que vous.

COOK, *furieux.* — Ne soyez pas ridicule, Bernie. J'ai beaucoup d'estime pour vous, mais n'oubliez pas qu'il s'agit de soixante-dix mille dollars et que votre bonhomme n'est plus dans le coup depuis une bonne dizaine d'années.

BERNIE. *calmement.* — Un jour un producteur courageux a pris un risque en faisant confiance à une certaine Lorette Taylor... Je ne pense pas qu'il l'ait regretté depuis cinq ans.

COOK. — Mais, mon coco, votre Elgin est complètement rétamé...

BERNIE. — Parlez plus bas! Je ne veux pas qu'il vous entende. En attendant, il faut prendre une décision.

COOK. — Ecoutez bien, Bernie... Vous êtes dans le bain pour vingt pour cent. Ça vaut la peine d'y regarder à deux fois! *(A Unger:)* Et vous, ça ne vous inquiète pas tout ça?

UNGER, *rapidement.* — Non, si ça n'inquiète pas Bernie.

COOK. — Dites donc, et Ray Newton? Il est encore libre?

BERNIE, *sèchement.* — Je ne veux pas de Ray Newton. Il n'a rien dans le ventre.

COOK. — Et vous croyez pouvoir tirer quelque chose de celui-là!...

BERNIE. — Qui? Elgin? Ça je n'en sais rien...

COOK, *médusé.* — Comment, vous n'en savez rien...

BERNIE. — Eh, bon D..., comment voulez-vous que je le sache! Je ne me fais aucune illusion... *(Se remettant à tourner comme un ours en cage:)* Si j'engage ce saoulaud...

UNGER, *souriant à lui-même.* — Parlez plus bas.

BERNIE. — Je vais mener une drôle de vie... il faudra que je le surveille nuit et jour pour l'empêcher de boire... *(Ricanant:)* Mon père buvait... C'est un coup de veine, j'ai de l'entraînement pour ce genre de sport... *(Se tournant vers Unger:)* Comprends-moi bien, Paul... J'ai vu ce type-là quand j'étais gosse, je n'ai jamais pu l'oublier depuis. Il était extraordinaire dans « Hamlet » et dans « Les Millions de Werba ». Si ça lui revient, gagne une partie fantastique...

UNGER, *impressionné.* — Oui... Bien sûr! c'est ton avis...

COOK. — A moins qu'il n'ait plus dans tête qu'une éponge imbibée d'alcool!

BERNIE. — Nous pouvons attendre po passer qu'il soit tout à fait au point. La s son vient à peine de commencer.

COOK. — Mais, moi, je n'ai pas le tem t'attendre.

BERNIE. — Alors, qu'est-ce que vous voul faire? Laisser tout tomber?

COOK. — On ne peut pas laisser tomb vous savez bien! Ça nous coûte déjà vin mille dollars. Les décors sont à la constru tion, tous les contrats sont signés...

BERNIE, *rapidement.* — Alors?

COOK, *un temps.* — Alors, est-ce qu'on peut pas le laisser répéter et chercher qu qu'un d'autre pendant ce temps-là?

BERNIE, *fermement.* — Non, je ne ferai sû ment pas ça. Si on commence avec lui, on le lâchera pas sans une bonne raison.

COOK, *nerveusement.* — Qu'est-ce que vo appelez une bonne raison?

BERNIE. — Qu'il se saoule ou qu'il ne pui pas retenir une ligne du texte et si on décide à l'engager, il faut signer pour durée de la pièce, et non pas pour de semaines. *(Vivement:)* S'il n'a pas le ser ment qu'on y croit vraiment, comment vo lez-vous qu'il travaille?

COOK, *indigné.* — Non, monsieur. Pas contrat pour la durée de la pièce pour Elg J'aimerais mieux laisser tout tomber.

BERNIE, *il le prend par le bras et, calm ment.* — D'accord, Phil. Un contrat de de semaines.

COOK, *troublé, après un temps.* — Qu'est qu'on le paie?

BERNIE. — Deux cents dollars par maine...

COOK. — C'est encore trop.

Un temps. Le silence de Cook signifie q accepte. L'accessoiriste a dû rouvrir porte, car on entend de nouveau musique.

BERNIE, *en matière d'avertissement.* — V êtes prévenu, Cook, je ne le laisserai tomber sans une bonne raison. Paul, tu d'accord?

UNGER. — D'accord.

Bernie se tient en équilibre, sur un p dans une pose de danseur. Ses y brillent, ses gestes sont plus vifs, attitude est tendue, mais en mé temps calme et expressive.

BERNIE. — Je suis l'un de ces mordus ont vu Loretta Taylor huit fois dans « Ménagerie de Verre », et qui ont pleur chaque coup... J'ai besoin de votre aid tous les deux. Traitez-le gentiment... *(A lant:)* Frank Elgin... Monsieur Elgin... Frank...

Larry entre à droite.

LARRY. — Vous demandez M. Elgin?

BERNIE, *faisant quelques pas vers le fond.* — Oui, dis-lui de venir.

LARRY. — Il n'est plus là... Il est parti.

BERNIE. — Comment... il est parti?

LARRY — Il est parti, il y a cinq minutes.

BERNIE. — Où est-il allé?

LARRY. — Il n'a rien dit... Il est parti.

Bernie fait la grimace. Derrière lui, Cook ricane.

COOK. — Ça commence bien.

BERNIE. — Qu'est-ce que ça veut dire?

D'un air menaçant, Bernie sort vivement.

COOK, *désagréable.* — Autant qu'il perde ses illusions tout de suite... on le retrouvera saoul perdu dans un bar de la 8e avenue. Et ça ne fait que commencer. *(Hochant la tête, Cook sort. On l'entend dire à l'accessoiriste:)* Et tu vas la fermer ta porte, dis?

RIDEAU

TABLEAU II

Un peu plus tard. La chambre meublée de Frank dans le centre de Manhattan, partie ouest de la 81e avenue. La chambre minable est éclairée par une lampe et une très petite fenêtre; il est impossible de se rendre compte s'il fait jour dehors. A la radio, une voix d'homme, avec une énergie farouche, donne le cours du coton. Georgie Elgin, la femme de Frank, fait sa valise et, de toute évidence, souffre d'un mal de dents. On frappe à la porte, elle se retourne.

GEORGIE ELGIN. — Oui, oui, je la baisse... *(Au lieu de baisser la radio, elle la coupe. Elle décroche une robe d'un portemanteau et l'examine. Elle est surprise d'entendre à nouveau frapper à la porte. Elle s'arrête, réfléchit, et, finalement demande:)* Qu'est-ce que c'est?

VOIX DE BERNIE. — Est-ce que M. Elgin est là?

GEORGIE. — Une seconde. *(Elle fourre la robe dans la valise, la ferme hâtivement, et la pousse sous le lit, retape le dessus de lit, se dirige vers la porte, l'ouvre, découvrant Bernie:)* Vous désirez?

BERNIE. — M. Elgin.

GEORGIE. — Il n'est pas là.

BERNIE. — Vous êtes madame Elgin? *(Elle fait signe que oui.)* Je voulais parler à votre mari.

GEORGIE. — Je ne sais pas à quelle heure il rentrera. Il répète une pièce en ce moment.

BERNIE. — Je vais l'attendre. C'est très important.

Bernie est entré. Il examine la pièce. Elle le regarde stupidement et ce n'est que quand lui la regarde qu'elle semble se réveiller en sursaut.

GEORGIE. — J'allais faire du café. *(Ce qu'elle commence vaguement à faire en se retournant pour regarder Bernie et en se demandant qui il est. Pour dire quelque chose:)* Est-ce qu'il pleut dehors?

BERNIE. — Non. Il ne pleut pas.

GEORGIE, *elle passe devant lui pour regarder à la petite fenêtre.* — Ah! J'avais l'impression qu'il pleuvait... Il fait si sombre ici qu'on pourrait s'endormir et ne se réveiller qu'au Jugement dernier.

BERNIE, *souriant et reniflant.* — Qu'est-ce que ça sent? Le benjoin, on dirait.

GEORGIE. — C'est un truc pour supprimer les odeurs qui montent du restaurant. Très raffiné, n'est-ce pas? C'est une idée du gérant. Il y a « Santal », « Glycine »... Aujourd'hui, c'est « Cobra »...

BERNIE. — Je crois que j'aimerais encore mieux les odeurs de cuisine...

Il renifle et elle sourit, mais soudain elle fait un mouvement brusque comme quelqu'un qui a mal.

GEORGIE. — Est-ce que j'ai la figure enflée?

BERNIE. — Non. Pourquoi?

GEORGIE. — Parce que j'ai terriblement mal aux dents... Vous ne ressemblez pas aux autres amis de Frank.

BERNIE. — Je suis le metteur en scène de la pièce qu'il est en train de répéter.

GEORGIE. — Ah... Vous êtes!... Je ne me rappelle plus votre nom.

BERNIE. — Bernie Dodd.

GEORGIE, *le regardant.* — Dodd?... *(Alors:)* Tiens! vous êtes moins vieux que je ne pensais... enfin d'après ce que j'ai lu dans les journaux... à la radio aussi on parle souvent de vous...

BERNIE, *souriant.* — Il y a beaucoup de gens qui, à votre place, auraient ajouté un petit mot flatteur.

GEORGIE. — Ah oui! pourquoi? *(Un temps; il sourit.)* Je vous amuse, n'est-ce pas?

BERNIE. — Non, mais je trouve votre accueil plutôt étrange...

Elle prend un réveil.

GEORGIE. — Quelle heure est-il?

BERNIE. — Minuit moins vingt.

GEORGIE. — Minuit moins vingt? On ne sait jamais l'heure ici.

Bernie va regarder des photographies dans un cadre. Elle remonte le réveil et le remet à sa place.

BERNIE. — Elle est bonne, cette photo d'Elgin... Elle est récente?

GEORGIE. — Non, elle a été prise il y a longtemps, à Hollywood... l'année de notre mariage...

BERNIE, *étonné.* — Frank a fait du cinéma?

GEORGIE. — Nous sommes restés deux ans, là-bas. Les gens étaient extraordinairement aimables mais aucun projet n'a jamais abouti, alors nous avons fini par rentrer. *(A propos*

d'une autre photo:) C'est mon père. Je suis de Hartford...

BERNIE. — Hartford?

GEORGIE. — Oui, un petit village du Connecticut.

BERNIE. — Cigarette?

GEORGIE. — Merci, je ne fume pas. *(Elle va prendre une petite bouteille de lotion pour les mains et les frictionne pour faire pénétrer le liquide.)* C'est curieux. Je croyais qu'il pleuvait. J'ai les mains tout engourdies.

BERNIE. — Est-ce que d'habitude votre mari rentre directement?

GEORGIE, *brusquement agressive.* — A moins qu'il n'aille jouer aux billes...

BERNIE. — Est-ce qu'il boit toujours?

GEORGIE, *elle plaisante pour détourner la conversation.* — Il boit comme tout le monde... Il a une bouche et cinq doigts à chaque main. *(Voyant son air amusé:)* Que pensiez-vous que j'allais répondre, monsieur Dodd?

BERNIE. — C'est vrai, je suis ridicule. *(Il regarde des titres de livres sur une étagère.)* Balzac, Hemingway, Lippman, qui lit ça?

GEORGIE. — Moi, je les prends à la bibliothèque municipale.

BERNIE, *souriant.* — Je n'ose pas vous demander si ça vous intéresse? Je me ferais mordre...

GEORGIE, *souriant par politesse.* — Je voudrais bien savoir ce que vous faites ici. Ça m'inquiète beaucoup.

Elle se lève. Frank entre dans la pièce et s'arrête quand il voit Bernie. Un homme sans détours et un homme plein de détours se regardent.

BERNIE. — Qu'est-ce qui vous est arrivé?

FRANK. — J'ai eu envie d'aller prendre l'air.

BERNIE. — Je vous avais demandé d'attendre.

FRANK. — Est-ce qu'il y a du café, Georgie?

Georgie se dirige vers la cafetière qui est en train de chauffer, sans quitter Frank des yeux.

BERNIE. — Je suis un homme très occupé, Elgin.

FRANK, *mal à l'aise.* — Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?

BERNIE. — Oui ou non, voulez-vous jouer ce rôle?

GEORGIE, *se tournant vers eux.* — Je n'aime pas être indiscrète, mais je voudrais bien savoir de quoi il s'agit?

FRANK. — M. Dodd voudrait que je joue le rôle principal de la pièce qu'il monte.

BERNIE. — C'est un rôle considérable qui exige un interprète sobre et capable de retenir son texte. Pouvez-vous faire ça, Elgin?

FRANK, *avec flamme.* — Il me semble... Je ne suis pas un de ces cafouilleurs de la radio comme Billy Hertz, je suis un comédien...

BERNIE. — C'est ce que je pensais.

FRANK, *pensif.* — Et le producteur? Si on pouvait tuer d'un regard, je serais déjà mort.

BERNIE. — Il a peur que vous ne buviez.

FRANK, *maussade.* — Je ne bois jamais quand je joue.

BERNIE. — Ce n'est pas l'avis de Gilbert. J'ai fait une petite enquête... Vous avez travaillé ensemble en 48. Qu'est-ce qui s'est passé?

Avant de répondre, Frank regarde Georgie.

FRANK. — Nous avons perdu notre petite fille... cette année-là.

Silence. Georgie regarde Frank en tendant une tasse de café... Il baisse les yeux...

BERNIE, *calmement.* — Et maintenant, est-ce que vous vous sentez la force de tenir le coup?

Un temps.

FRANK, *il tourne sa tasse.* — Ecoutez, mon petit, on ferait mieux de ne plus y penser.

BERNIE, *ennuyé.* — Ne m'appelez pas mon petit... Vous avez joué des rôles aussi importants que ça. Vous avez été un des premiers comédiens de Broadway.

FRANK, *sombre.* — Oui. J'avais aussi l'habitude de bouffer du caviar à mon petit déjeuner.

Il repose violemment sa tasse.

BERNIE, *en colère.* — Mais, qu'est-ce qui vous prend?

GEORGIE, *se réveillant.* — Vous ne comprenez pas, monsieur Dodd... Vous ne voyez pas qu'il a peur des responsabilités?

BERNIE. — C'est *moi* qui prend la responsabilité...

FRANK, *envahi par un certain malaise.* Ne tournons pas autour du pot. Ils passent à Boston le 28. D'ici là, je n'ai même pas le temps d'apprendre le texte. *(Il se retourne entièrement vers Bernie.)* Pour ce rôle, il faudrait quelqu'un comme Bennett, ou Blinn, ou John Barrymore.

BERNIE, *sardonique.* — C'est déjà assez difficile d'avoir les acteurs d'Hollywood... Il faut aller les chercher au cimetière maintenant! *(Il les regarde froidement, prêt à s'en aller.)* Ecoutez-moi, Elgin. Vous ne me connaissez pas. Je n'étais qu'un gosse quand je vous ai vu jouer pour la première fois. Vous étiez extraordinaire dans « Les Millions de Werba », par exemple. Je vous jure que vous êtes encore capable de jouer aussi bien si vous arrivez à ne plus boire. J'ai confiance en vous, moi, plus que vous-même...

GEORGIE, *elle se rasseoit et les regarde attentivement.* — Pourquoi?

BERNIE. — J'étais garçon de courses au théâtre Shubert. *(S'adressant à Frank:)* Vous, Paul Muni et Walter Huston, vous étiez mes idoles. Je vous ai vu dans tous vos rôles.

FRANK. — Tu entends ça, Georgie.

Georgie parle avec calme, elle rêve tout haut.

GEORGIE. — Bien sûr, monsieur Dodd, vous faites du sentiment et vous exagérez un peu pour le convaincre.

Bernie se tourne vers elle, et la regarde très attentivement avant de continuer.

BERNIE. — J'exagère? Bon, si vous trouvez que j'y mets trop de formes... alors, allons-y, de la brutalité. *(Un temps.)* Je suis d'origine italienne, donc positif dans le travail; je ne me fais aucune illusion sur l'état d'Elgin. Professionnellement, c'est un homme fini. Moi, je sais ce que je veux, je suis impitoyable, je ne suis pas un de ces philanthropes qui vous bénissent, vous donnent un dollar et s'en vont sans se retourner. Elgin... Si vous acceptez ce rôle, je ne vous donnerai ni ma bénédiction, ni un dollar, mais vous aurez ma confiance absolue. Je dépendrai de vous comme vous dépendrez de moi... Nous travaillerons ensemble. Nous en baverons ensemble, ce sera un vrai mariage. C'est moi qui vous ferai travailler, c'est moi qui serai votre volonté. *(Un temps.)* Mais si vous me faites une saloperie, une seule... pas de pitié, Elgin... pas un gramme de pitié. La plaisanterie sera finie pour toujours.

Un long temps. Georgie regarde Bernie plus attentivement, on se rend presque compte qu'elle reprend goût à la vie.

GEORGIE. — Vous serez sa volonté... C'est parfait, c'est ce qu'il lui faut... Il a besoin de la volonté d'un autre... Et pas de pitié non plus. D'accord, mais quel genre de contrat lui proposez-vous?

BERNIE, *rapidement.* — Le contrat-type de deux semaines.

GEORGIE. — Pas pour la durée de la pièce?

BERNIE. — Non.

GEORGIE. — Est-ce que cela ne veut pas dire qu'avec un préavis de deux semaines vous pouvez remplacer Frank quand il vous plaira?

BERNIE. — Oui, c'est ce que ça veut dire.

GEORGIE. — Alors, supposez qu'il accepte et qu'il vous dépanne. Qu'est-ce qui prouve que vous ne le remplacerez pas?

BERNIE, *net.* — Pas de contrat pour la durée de la pièce. Imaginez qu'il se remette à boire ou qu'il ne puisse pas retenir son texte, vous ne vous figurez tout de même pas qu'on va le payer jusqu'à la fin des représentations à ne rien faire...

GEORGIE. — Je ne lui conseille pas d'accepter ça. Il a besoin d'être mis en confiance et il ne le fera jamais avec cette menace sur la tête. N'est-ce pas, Frank?

Elle exaspère Bernie en lui présentant les mêmes arguments qu'il a lui-même présentés à Cook. Enfin, après un temps, il dit, regardant alternativement l'un et l'autre:

BERNIE. — Je souhaite autant que vous qu'il joue jusqu'à la dernière représentation.

GEORGIE, *secouant la tête.* — Ça, c'est encore du sentiment.

BERNIE, *vivement.* — C'est insensé! Je viens ici avec les meilleures intentions du monde, et à vous entendre on croirait que c'est moi qui veux vous rouler...

FRANK, *nerveux, il remonte vers Bernie.* — Vous permettez?

BERNIE, *s'agitant.* — Mais bon D..., qu'est-ce que je vous ai fait? Je ne suis tout de même pas venu avec une mitraillette dans ma poche.

GEORGIE, *froidement.* — Cessez de tourner comme un derviche, monsieur Dodd...

FRANK, *il va vers Bernie.* — Je... Comprenez-moi, monsieur Dodd... J'ai peur d'avoir les yeux plus grands que le ventre...

BERNIE, *froidement, après un temps.* — Moi, je n'ai pas peur. Je vous ai fait une offre, je la maintiens. Nous devons passer à Boston le 28 pour une quinzaine de jours, mais c'est le début de la saison, nous pouvons très bien attendre que vous soyez prêt.

FRANK. — Vous feriez ça?

BERNIE. — Si je le ferais? Mais je vous y pousserai de toutes mes forces. Je ne suis pas inconscient. *(Puis comme il voit l'expression de Georgie:)* Bon, admettons que je sois inconscient... *(S'adressant à Frank:)* Appelez-moi demain au bureau à trois heures, trois heures juste, pas plus tard. *(Murmurant un « au revoir », Bernie se dirige vers la porte et s'arrête.)* Vous n'avez pas besoin d'argent? Bien sûr, vous en avez besoin... *(Il pose un billet sur la radio et sort.)* Bonsoir...

Silence. Frank ne bouge pas.

GEORGIE. — Il parle bien, mais est-ce qu'il met aussi bien en scène?

FRANK, *maussade.* — Il est de premier ordre dans les deux.

GEORGIE. — Il a l'air décidé, il fera ce qu'il a dit.

FRANK. — Je peux le faire, n'est-ce pas?

GEORGIE. — Ça ne te paraît pas curieux de me demander ça?

FRANK, *maladroit.* — Tu es ma femme? Non?

GEORGIE, *calmement.* — Nous avons déjà si souvent parlé de ça, Frank... si souvent!

Absorbé, ne la regardant pas, Frank se lève. Tout à coup, il s'écrie:

FRANK. — Qu'est-ce qui m'est arrivé? Qu'est-ce que j'ai reçu sur le coin de la figure? J'étais l'un des meilleurs comédiens de Broadway et puis...

GEORGIE, *complaisante.* — On ne t'a plus proposé de rôles...

FRANK, *après un temps, il secoue la tête.* — Et dire que j'ai refusé de travailler pour la radio. Et puis je ne sais plus ce que j'ai fait et ce que je n'ai pas fait. J'ai seulement l'impression qu'un beau jour de soleil je suis descendu dans un souterrain et que je n'en suis plus jamais ressorti. *(Soudain méfiant, il s'arrête derrière elle.)* Mais je ne suis pas un homme fini. Je sais que je peux encore être bien. Je peux encore les faire pleurer parce que je sais ce qui les touche.

GEORGIE. — Alors, joue le rôle, mais prends ta décision toi-même et ne me demande pas mon avis.

FRANK. — Chérie, tu ne penses pas que je peux encore être bien... je crois que si.

Il la regarde. Il est évident que l'idée d'accepter l'effraie.

GEORGIE. — N'essaie pas de tricher, Frank. Reconnais une fois pour toutes que tu as tout raté. *(Tout à coup:)* Tu préférerais mourir plutôt que de perdre la face... Malheureusement, elle est perdue depuis longtemps. Je suis ta femme, ne te compose pas un personnage. Réfléchis à ce qu'on te propose. Essaye de voir clair.

FRANK. — Il n'a pas dit qu'il me donnerait la vedette.

GEORGIE, *avec lassitude.* — Fais attention, Frank, c'est grave pour nous. Accepte le rôle.

FRANK. — Oui, mais toi qu'est-ce que tu feras si...

GEORGIE, *très calme et très ferme.* — Ne t'occupe pas de moi, prends le rôle et fais de ton mieux.

Elle porte la main à la joue qui lui fait mal. Frank veut en dire davantage, mais murmure seulement:

FRANK. — Mais alors, ce contrat de deux semaines? Toi-même tu as essayé de...

GEORGIE. — J'ai essayé d'obtenir des conditions meilleures. Mais tu n'auras rien de plus.

Elle frotte ses mains engourdies.

FRANK. — Ça, je dois dire... Tu m'as rudement bien défendu. *(Soudain excité, il se lève.)* Mais, dis donc... avec ce contrat... ils peuvent me renvoyer quand ils veulent, mais, moi aussi, je suis libre. *(Georgie le regarde, stupéfaite.)* Tu ne comprends pas? Ils peuvent me laisser tomber, mais, moi, je peux m'en aller si je sens que je vais me casser la figure?

GEORGIE. — Tu peux vraiment les quitter?

FRANK. — Oui, c'est ce que je t'explique. *(Soudain rayonnant, plein d'astuce:)* Avec un contrat de deux semaines, je ne suis même pas forcé de jouer à New-York?

GEORGIE. — Non.

FRANK. — C'est comme ça que je les tiens. Si cela ne me plaît pas, je ne joue pas.

Frank est extrêmement fier de cette conclusion. Georgie l'est beaucoup moins, elle frotte ses mains engourdies.
Frank fait claquer ses doigts, le visage encore plus radieux.

FRANK. — Ecoute, ce matin j'ai fait un rêve extraordinaire. J'étais tellement content que ça m'a réveillé. *(Un temps.)* Je suis sûr que c'est un présage.

GEORGIE. — Un présage?

FRANK. — Une grande banderole était tendue en travers de la rue avec « Frank Elgin dans... » Je n'ai pas pu voir dans quoi. Et, sous la banderole, il y avait le maire de New-York et des tas de gens importants qui riaient et qui étaient heureux. C'est drôle, hein? Je vais jouer ce rôle, mon amour. Tu n'as même pas besoin de me dire de ne plus boire. Es-ce que je n'ai pas été sage tout cet été? Ce matin je me suis levé de bonne heure... A cause de ce drôle de rêve... et je pensais à notre vie... à tout ça... et maintenant ce[t] chance. Tu n'imagines pas tout ce monde da[ns] mon rêve; ils souhaitaient tous mon succè[s]. Je réussirai, Georgie, parce que ce qui comp[te] c'est de ne pas être seul et surtout d'avo[ir] sa femme. *(Il la regarde sérieusement et d'u[n] air un peu enfant:)* Tu m'aideras, dis?

GEORGIE, *sans entrain.* — Bien sûr, je n[e] rien d'autre à faire de tout l'hiver.

FRANK, *avec excitation.* — Je ne peux p[as] rater mon coup, cette fois-ci. J'ai l'impressi[on] d'avoir gagné le gros lot, je vais lui dire q[ue] j'accepte et demain, au lieu de lui téléphon[er] j'irai à son bureau. Il faudra d'abord que [je] passe chez le coiffeur. Je descends jusq[u'à] Broadway chercher les journaux. *(Il ouv[re] la porte.)* Tu n'as pas besoin que je te r[a]porte quelque chose?

GEORGIE, *calmement.* — Non.

FRANK. — Tu ne viens pas avec moi?

GEORGIE. — Non.

FRANK. — Attrape ça, chérie.

Il lui lance un baiser — il est vraim[ent] très exalté. Georgie est restée seule, [elle] réfléchit. Nous pouvons voir combi[en] elle est malheureuse. Tout à coup, e[lle] pense à sa valise, elle la sort de dess[ous] le lit, l'ouvre et la regarde avec un [air] navré. Puis, tout en murmurant : « M[on] Dieu, mon Dieu... » elle prend une ro[be] se dirige vers le placard et la repl[ie] sur un portemanteau.

RIDEAU

TABLEAU III

Dix jours plus tard. Le plateau pendant une répéti[tion]. Bernie est assis d'un côté de la scène, le dos au pu[blic]; il regarde Frank et Nancy qui jouent une scène. La[ncy], à la table de travail, est la seule autre perso[nne] présente dans le théâtre. C'est le soir, il est tard; pour ces gens qui travaillent, le monde extér[ieur] n'existe plus. Nancy a dix-sept ans, elle est début[ante] et inexpérimentée; bien qu'elle ne soit pas tout à [fait] au point, elle a un talent véritable. Le travail [de] Frank est bon, ses muscles reprennent vie lentem[ent], mais il redoute sa mémoire, bien qu'il n'en veuille [pas] dire. Il tient sa brochure roulée dans sa main.

FRANK. — « Enfant... Pourquoi? »

NANCY. — « Je ne sais pas... peut-être pa[rce] qu'il tient à moi... »

FRANK — « Raison très féminine... »

BERNIE. — Jouez-le méfiant, Frank, méfi[ez]-vous ne la croyez pas!

FRANK, *sur un ton différent.* — « Oui, [c'est] son très féminine... »

BERNIE. — Oui, voilà...

NANCY. — « Il ne faut pas vous inquiéter son sujet... J'en connais des douzaines mme lui, il flirte avec moi... mais il n'est s le seul... On m'aime bien, vous savez... »

FRANK. — « Oui, tu peux croire qu'on ime... mais, oh, prends garde... »

NANCY. — « Je ne vois vraiment pas pourhoi vous attachez autant d'importance à ce rçon. »

FRANK, *après un temps.* — Qu'est-ce que je s?

LARRY, *soufflant.* — « Tu es presque une mme, tu ne le sais pas encore... »

FRANK, *répétant.* — « Tu es presque une mme, tu ne le sais pas encore... Et mainnant tu vas t'en aller si vite, si vite... » Et près?

Avant que Larry ait pu souffler, Nancy a lancé la réplique.

NANCY. — « J'ai l'impression qu'hier encore h étais un bébé... »

LARRY. — C'est ça.

FRANK. — Il ne faut jamais empiéter sur s fonctions du régisseur, mon petit, les médiens ont horreur de ça...

NANCY. — Excusez-moi, je suis désolée, nonsieur Elgin.

BERNIE. — Allons-y, allons-y...

FRANK. — « J'ai l'impression qu'hier encore u étais un bébé... un bébé qui grimpait sur nes genoux, m'arrachait mes lunettes. Tu isais si drôlement que tu grandirais et que noi je rapetisserais. Les enfants ont souvent ette illusion, n'est-ce pas? Ils grandissent et ls croient que c'est nous qui rapetissons. »

NANCY. — « Oh... une demoiselle... »

FRANK. — C'est vraiment un passage impossible, Bernie, tous les « grandissais » et ces « rapetisserais », on en a plein la bouche. *(Après avoir hésité:)* Et puis, qu'est-ce que a veut dire?

BERNIE. — D'abord, une indication psychologique sur le caractère des enfants. Mais, u point de vue dramatique, c'est encore plus mportant. Il faut qu'on sente bien qu'il ssaye de l'influencer.

FRANK. — Oui, mais ce n'est pas le genre l'homme qui cherchera ouvertement à faire ression sur quelqu'un.

BERNIE. — En principe, non, mais elle est a nièce, il l'a recueillie, il n'a plus qu'elle u monde, il l'adore et il est sans défense levant elle.

Frank, sombre, réfléchit.

NANCY, *timidement.* — Et, moi, est-ce que je ais qu'il cherche à m'influencer?

BERNIE, *regardant sa montre.* — Non, elle 'a pas encore compris... Oh, là, là! Il est resque onze heures.

Larry prend part à la conversation avec tact et déférence.

LARRY. — J'allais justement vous le faire remarquer.

BERNIE. — Voilà ce qu'on va faire. On va renvoyer Nancy se coucher. Les bébés ont besoin de sommeil.

NANCY, *avec entrain.* — Je ne suis pas fatiguée du tout.

BERNIE. — N'en fais pas trop, mon petit, la vie est courte...

NANCY. — Est-ce que vous avez besoin de moi demain à dix heures?

BERNIE, *lui faisant de l'œil.* — Pourquoi?

NANCY, *un peu gênée.* — Eh bien... Je voulais dire que je suis à vous quand vous voudrez, nuit et jour, naturellement. *(Les hommes rient franchement.)* Oh, c'est affreux! ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. En fait, j'aurais voulu me faire laver les cheveux.

BERNIE, *faisant la grimace.* — D'accord! File en vitesse, avant que j'oublie que je suis moi-même un papa et avant que je n'aie envie de manger les petites filles comme toi à la croque-au-sel. Sois ici à onze heures précises.

LARRY. — Boutonne bien ton manteau, poupinette, et n'aie pas l'air aussi affolée. On t'aime bien.

NANCY, *minaudant.* — Vous êtes tous très méchants, ce soir. *(Puis, riant:)* Bonsoir, tout le monde. Faites de beaux rêves...

TOUS. — Bonsoir!

Nancy s'en va heureuse, timide et pleine d'émotion juvénile.

FRANK. — Elle s'en est allée dans un bruissement d'ailes... C'est de son âge.

LARRY. — C'est encore un bébé.

BERNIE. — Larry, tu peux t'en aller, je n'ai plus besoin de toi.

Larry se dirige vers la table et commence à ranger ses affaires.

LARRY. — Je ne vous laisse que la servante?

Absorbé, feuilletant sa brochure, Bernie murmure:

BERNIE. — Oui... coupe la rampe.

Larry coupe la rampe, Frank s'assied à la table de Bernie.

FRANK. — J'ai bien entendu? Vous avez dit que vous aviez des enfants?

BERNIE. — J'ai une petite fille de quatre ans.

FRANK. — Rien de plus merveilleux qu'une petite fille. C'est curieux, vous ne m'avez jamais donné l'impression d'être marié.

BERNIE. — Je ne l'ai jamais donné à ma femme non plus. Il y a cinq mois, elle a inventé une formule. « Le bonheur dans le célibat » et elle est allée à Reno faire breveter l'invention. *(Parlant de la pièce:)* Si on essayait cette fameuse scène de l'hôpital? Vous êtes peut-être fatigué? *(Bâillant:)* Vous voulez vous arrêter?

FRANK. — Oui, j'ai un peu mal à la tête.

BERNIE. — Bon, alors arrêtons-nous.

FRANK, *préoccupé.* — Non, continuons... Il y a des coins du personnage qui m'échappent.

BERNIE. — Quoi, par exemple?

FRANK. — A qui Murray ressemble-t-il dans la vie? A Hearst?

BERNIE. — Oui, à Hearst. C'est un magnat de la presse et il a de l'envergure. *(Bernie*

s'adresse à Larry qui passe dans le fond.) A quelle heure la répétition demain matin?

LARRY. — Tout le monde à onze heures. Excepté Mabel, elle doit enregistrer à la radio.

BERNIE. — Larry, en sortant regarde si ce petit homme est toujours sur le trottoir d'en face et viens me le dire.

LARRY. — Entendu!

Regard étonné de Frank.

BERNIE, *mélancolique.* — Rassurez-vous ce n'est pas un détective, c'est un huissier, ma femme a besoin d'argent.

FRANK. — Ah, c'est vrai?

BERNIE. — Qu'est-ce qui n'est pas clair dans votre rôle? Comment le voyez-vous exactement votre personnage?

FRANK. — Pour moi, n'est-ce pas, c'est un loup. Oui, un loup... toujours sur ses gardes, mais ça ne se voit pas... Visage impassible. Seuls, les yeux sont vivants... Ce n'est pas une figure qu'il a, c'est un mur.

BERNIE. — Oui, il est impénétrable et c'est le secret de sa puissance.

FRANK. — L'orgueil aussi.

BERNIE. — L'orgueil, c'est bien ça qu'il faut faire ressortir.

FRANK. — Il a tellement d'orgueil qu'il finit par en être simple... D'ailleurs il est inculte... c'est curieux, pourquoi?

BERNIE. — Mais parce qu'il n'a jamais eu aucune curiosité. C'est un esprit étroit, intolérant, plein de préjugés...

FRANK, *approuvant.* — Oui, vous avez raison et c'est ce qui fait sa force. Il ne va pas loin, mais il descend en profondeur et il ne se fie qu'à lui-même... *(Avec excitation:)* Je le vois maintenant... je sais comment ce type parle et marche. Seulement, il faut que j'arrive à l'aimer, Bernie, même quand il jette sa femme dehors, autrement, je ne pourrai jamais entrer dans sa peau.

BERNIE. — Au fond, Elgin, vous êtes un de ces rares acteurs qui travaillent uniquement sur le plan affectif...

FRANK. — Je ne sais pas... c'est une question d'intuition... Ça n'a rien à voir avec la technique...

BERNIE. — Non... ça, vous n'êtes pas un technicien.

FRANK, *souriant.* — Il n'y a pas beaucoup de metteurs en scène qui l'ont compris.

LARRY, *rentrant.* — La voie est libre, monsieur.

BERNIE. — Merci. Bonsoir, à demain. Coupe les projecteurs. N'oublie pas de téléphoner pour le velours...

LARRY. — D'accord...

Il sort. Mélancolie. Les deux hommes fument leur cigarette. Frank regarde sa brochure.

FRANK. — Je suis inquiet pour le texte...

BERNIE. — Frank, ne me répondez pas si ça vous embête... Mais comment un homme de votre talent a-t-il pu tomber aussi bas?

FRANK, *évasivement.* — C'est une longue histoire...

BERNIE, *après un temps.* — Quel genre de femme est votre épouse? Je vous demande ça par intérêt amical.

FRANK. — Georgie a beaucoup de bon sens.

BERNIE. — Pourquoi ne voulait-elle pas que vous jouiez ce rôle?

FRANK. — Elle vous a donné cette impression?

BERNIE. — Et comment!

FRANK, *évasif.* — Je ne sais pas... elle a toujours été un peu nerveuse, inquiète... C'est une pile électrique... *(Feuilletant son rôle nerveusement:)* Je suis désolé de ne pas encore savoir mon texte. Je voulais vous surprendre ce soir, mais pas par ma mauvaise mémoire.

BERNIE. — Plus tôt vous pourrez laisser tomber la brochure, mieux ce sera. Pourquoi une vraie pile électrique?

FRANK. — C'est comme la scène de l'hôpital, quand on apprend à Murray que sa femme est psychopathe... Qu'est-ce que ça veut dire?

BERNIE. — Folle...

FRANK, *après un temps.* — Oui, voyez-vous Murray n'est vraiment pas heureux d'être débarrassé de sa femme, comme le prétend l'auteur. C'est plus compliqué que ça... *(s'éclaircit la voix.)* Vous dites à un homme malheureux que sa femme est devenue folle, il peut se sentir délivré et en même temps il espère quand même que ce n'est pas vrai.

BERNIE, *le regardant avec attention.* — Ça rend la scène beaucoup plus intense... plus complexe...

FRANK. — On pourrait même dire qu'il est bouleversé. On a tant de souvenirs quand on a vécu ensemble... Tous les hivers... et les étés l'époque où ils étaient pauvres... *(Sa voix tremble.)* et toutes les disputes, les pleurs, les cris, les bagarres... les envies de meurtre qu'on oublie une heure après parce qu'on couche ensemble.

BERNIE, *attendant.* — Oui, si vous jouez la scène comme ça...

FRANK. — Je ne pensais plus à la scène...

BERNIE, *avec circonspection.* — Non?

FRANK, *feuilletant son rôle.* — Georgie... a été Miss Amérique en 40, l'année où je l'ai connue. Elle a renoncé à une très belle carrière pour m'épouser.

BERNIE, *avec délicatesse.* — Selon saint Marc ou selon saint Luc? C'est elle qui le dit ou vous?

FRANK. — Vous ne me croyez pas?

BERNIE. — Si, mais quelle carrière? Qu'est-ce que ça signifie pour une femme qui a dépassé la trentaine d'avoir été Miss Amérique? Je vous le demande? Ah! les femmes!... Avec leurs complications... Elles n'ont plus besoin maintenant d'un foyer, la seule chose qui les intéresse c'est le canapé du psychanalyste.

FRANK, *avec beaucoup de sérieux.* — Ça a coûté une fortune...

BERNIE, *amer.* — A moi aussi, pendant cinq ans avec mon ancienne maison.

FRANK. — L'année de notre mariage, j'ai acheté une grande maison avec un jardin aux environs de New-York. Je n'ai jamais eu une vie plus agréable : bateau, tennis, piscine.

baignait, on dînait à six heures... à sept ures elle m'embrassait et j'allais au théâtre. s jours où je jouais en matinée, elle venait ec moi et après le spectacle on rentrait très rd serrés l'un contre l'autre dans la voi- re. On avait bien des petites disputes mme tout le monde, mais c'était une exis- nce de rêve. Et puis un soir, je ne sais pas qui est arrivé... je l'ai trouvée ivre-morte travers du lit... Une gosse qui n'avait jamais de sa vie... J'ai compris beaucoup plus rd que c'était par jalousie... Elle ne voulait as que je joue... Carrière contre carrière.

BERNIE. — Insensé...

FRANK. — Bernie, en moins d'un an elle est evenue alcoolique. Puis nous avons eu un nfant. *(Emu, il prend un temps.)* A partir e ce moment-là, à chaque rôle que je jouais était comme si je couchais avec une autre emme, alors, moi aussi, je me suis mis à oire... Vous imaginez ce que devenait le théâ- e dans tout ça... Elle a essayé de s'ouvrir s veines et de mettre le feu à un hôtel. haque fois que je jouais, il fallait une infir- nière pour la surveiller. Et puis un jour, l'en- nt est mort. Je ne pouvais pas lui dire : « Bonsoir, va au diable! » Quand on en arrive , c'est classique, on se rabat sur l'alcool.

BERNIE. — Est-ce qu'elle boit toujours?

FRANK. — Elle s'est arrêtée quand j'ai com- encé... Mais maintenant, je sais comment la rendre, je dis toujours le contraire de ce ue je pense. Par exemple, pour ce rôle : j'ai û lui faire croire que je n'en voulais pas. lors, elle s'est acharnée à me le faire accep- er... Elle croit que l'idée vient d'elle... Vous omprenez?

Les deux hommes sont debout. Bernie pousse une légère exclamation, ramasse ses affaires sur la table.

BERNIE. — Il va falloir que vous l'emmeniez à Boston, j'imagine. Oui, évidemment... en principe je ne suis pas contre. Ma femme aussi était une exaltée. « J'espère que ta pro- chaine pièce sera un four », disait-elle. — « Pourquoi? » — *(Imitant sa femme:)* « Pour que tout le monde sache que je t'aimerais, même si tu étais un raté... » Pour ce qui est du travail, ça va, je suis très content.

FRANK. — Vraiment?

BERNIE. — Vous êtes un acteur-né, Frank... Et ce rôle peut changer votre vie...

FRANK, *solennel.* — Je vous suis très recon- naissant, mon petit...

BERNIE, *faisant la grimace.* — Ne m'appelez pas « mon petit »... J'ai horreur de ça. *(Ils sont sur le point de partir. Frank met son manteau.)* Est-ce que votre femme peut vous gêner dans le travail?

FRANK. — Ne vous inquiétez pas, je sais la faire tenir tranquille...

BERNIE. — J'ai l'impression que vous avez gâché votre vie à la faire tenir tranquille.

FRANK. — Là, vous devenez injuste. *(Dou- cement:)* Vous êtes un garçon doué, dyna- mique, vous avez réussi très vite. Mais dans dix ans vous serez bien étonné de voir tout ce qu'on est capable d'accepter pour ne pas être seul.

BERNIE. — Ne vous en faites pas, mon vieux. Elle n'est pas encore née celle qui me mettra la corde au cou. Quand...

Il s'arrête brusquement. Frank se tourne. Georgie vient d'entrer. Aucun des deux hommes ne peut se rendre compte si elle a entendu quelque chose.

FRANK, *rapidement.* — Qu'est-ce que tu viens faire ici? D'où sors-tu?

GEORGIE. — Du cinéma... Je passais devant le théâtre... j'ai pensé que vous aviez peut- être fini.

FRANK. — Nous venons de nous arrêter.

BERNIE, *calmement.* — Vous avez parfaite- ment réussi votre entrée, madame Elgin.

GEORGIE, *souriante.* — Oui, j'ai le sens de ça. Bonsoir, monsieur Dodd. Comment trou- vez-vous mon mari?

BERNIE. — A mon humble avis, il sera sen- sationnel!

GEORGIE. — Est-ce que je vous gêne?

FRANK et BERNIE, *ensemble.* — Pas du tout... Nous allions.... Nous nous arrêtions juste...

GEORGIE. — J'ai horreur de m'imposer quand Frank travaille... A moins qu'il n'ait besoin de moi bien sûr. *(Un temps.)* Je vous dérange?

BERNIE. — Non, nous fermions boutique, nous allions rendre le théâtre à ses fantômes.

Souriant vaguement, Georgie s'avance vers la rampe et regarde la salle. Elle reste là sans avoir conscience de pren- une sorte d'attitude orientale, faite d'une contenance pleine d'attention et d'un léger sourire à la fois poli et im- plorant. C'est un personnage aristocra- tique qui ne se rend pas compte qu'un certain air de distinction ne la quitte jamais.

GEORGIE, *doucement.* — Il n'y a rien d'aussi mystérieux qu'une salle vide et noire... C'est comme une nuit sans étoiles.

Frank et Bernie se regardent.

BERNIE. — Si on allait boire un café?

FRANK. — Georgie? *(A Bernie:)* C'est elle qui prend les décisions dans le ménage.

BERNIE, *très poli.* — C'est vrai, madame Elgin?

GEORGIE, *souriante.* — C'est vrai dans la mesure où Frank m'inspire des sentiments maternels... Oui, je prendrais un café avec plaisir et je serai ravie de vous connaître un peu mieux, monsieur Dodd.

BERNIE. — Moi aussi j'aimerais vous con- naître un peu mieux.

GEORGIE, *regardant la salle à nouveau.* — Comme c'est émouvant un théâtre vide.

BERNIE. — Allons-y... *(Elle lui sourit et sort à droite. Frank la suit. Bernie les regarde, songeur, jette sa cigarette par terre, l'écrase du pied, et s'en va. Dans le lointain:)* Avez- vous pris une décision au sujet de votre perruque?

RIDEAU

TABLEAU IV

Une semaine plus tard. La loge de Frank dans un théâtre de Boston. Il est plus de minuit, la première répétition en costumes se termine. L'activité en coulisses est suggérée par quelques personnages qui passent rapidement devant la porte ouverte de Frank. La loge vide est en désordre, la lumière brûle. Larry vient jeter un coup d'œil et va ressortir lorsqu'il voit qu'il n'y a personne, mais Unger entre.

LARRY. — Frank n'est pas là?

UNGER. — Non.

LARRY. — Où est-il?

UNGER. — J'ai encore fait des coupures à la fin du deux.

LARRY. — Je les prendrai tout à l'heure. Si ça ne vous fait rien, je voudrais bien savoir ce qui se passe au premier tableau, ils se fourrent toujours dedans au même endroit.

UNGER. — Je crois que la petite s'est trompée au moment où elle remonte vers la fenêtre.

LARRY. — Possible... En tout cas, Frank l'a coupée beaucoup trop tôt.

On entend des voix au-dehors. Peu après Georgie entre, surprise de trouver la loge vide. Elle mâche du chewing-gum et porte des lunettes. Elle s'essuie le nez avec un mouchoir de papier, puis elle commence à remettre un peu d'ordre.

LARRY, *à Georgie.* — Vous n'avez pas vu Frank, madame Elgin?

GEORGIE. — Il est sur le plateau.

UNGER. — Pardon!

Larry et Unger sortent. Un temps. Bernie entre.

BERNIE. — Où est Frank?

GEORGIE. — Il n'est pas en scène?

BERNIE. — Non... *(Sur le point de sortir, mais revenant sur ses pas.)* Alors?... qu'est-ce que vous avez pensé de la pièce?... *(Silence.)* N'oublions pas que c'était la première fois qu'on filait en costumes et dans les décors.

GEORGIE. — Oh, je ne peux pas juger. Je n'écoutais que Frank. Il est extraordinaire, n'est-ce pas?

Bernie allume une cigarette. Ils font chacun un visible effort de conciliation.

BERNIE. — Une cigarette?

GEORGIE. — Merci. Je ne fume pas.

BERNIE, *avec un soupir.* — J'ai déjà fumé un paquet entier depuis ce matin. C'est toujours tellement pénible ces premières répétitions en costumes. Enfin, touchons du bois. Pas une seule vraie engueulade jusqu'à maintenant. Sincèrement, comment trouvez-vous Frank?

GEORGIE. — Il était tellement tendu, l pauvre. *(Un temps.)* Pour une femme je sui plutôt calme, mais à votre place, je sera affolée si mon spectacle marchait aussi m quarante-huit heures avant la générale.

BERNIE. — C'est bien pour ça que nous r pétons encore deux fois en costumes.

GEORGIE. — Vous êtes comme une pile élec trique, n'est-ce pas?

BERNIE, *riant.* — Chut... Pas si haut. Tout la compagnie croit que j'ai des nerfs d'acie Ils se tournent tous vers moi comme vers bon Dieu.

GEORGIE. — Oui, Frank pense que le sole se lève et se couche en même temps qu vous, monsieur Dodd.

BERNIE, *un peu déconcerté.* — Madame El gin, vous m'aideriez beaucoup en étant tr prudente avec Frank. Il doit attacher un grande importance à votre opinion sur so travail.

GEORGIE, *hochant la tête.* — Aimez-vous manière dont il joue son rôle?

BERNIE. — Et vous?

GEORGIE. — Je ne sais pas. J'ai pleuré to le temps. Mais, moi, je ne suis qu'un paysanne.

BERNIE. — Encore une semaine ou deux il sera parfait.

GEORGIE, *réfléchissant.* — Mais la premiè est mercredi soir...

BERNIE, *rassurant.* — La première ici... ma ce qui compte c'est New-York!

GEORGIE. — Et les critiques jeudi matin On ne peut pas expliquer aux journalistes Boston que Frank Elgin sera merveilleux New-York.

BERNIE. — C'est un risque à courir. To le monde sait que les représentations en pr vinces sont faites pour corriger les faute Pourquoi? Vous le trouvez tellement mauvai

GEORGIE. — Je vous ai dit que je le tro vais extraordinaire! *(Avec hésitation:)* Se lement je n'arrive pas à bien comprendre sens profond qu'il veut donner à son perso nage.

BERNIE. — Vous trouvez qu'il se perd da les détails?

GEORGIE. — Oui, vous l'avez un peu pous à ça?

BERNIE. — Je vais vous expliquer, madam Elgin. La plupart des acteurs n'ont pas b soin d'un mois de répétitions. Ils ne se fixe pas des buts très élevés. Au bout de quin jours, ils ont établi un personnage parfait ment superficiel dont ils se déclarent sat faits et le metteur en scène aussi d'ailleurs, puis personne ne change rien.

GEORGIE. — Et Frank?

BERNIE. — Frank, c'est différent, il n'établ pas, lui. Tout son talent est dans l'improvis tion. C'est à la fois sa principale vertu aussi sa faiblesse; seulement en scène, il sais jamais d'avance ce qu'il va faire.

GEORGIE. — C'est très subtil d'avoir co pris ça. Beaucoup de ses problèmes perso nels découlent de là, d'ailleurs.

BERNIE. — Il part comme un explorateur

découverte du rôle et n'y pénètre que très ement... Pour moi, tout le problème con- e à le maintenir dans cet état de disponi- té et à la fois de respecter sa nature. Plus nk cherche librement, plus ses trouvailles t extraordinaires.

GEORGIE. — Croyez-vous qu'il aurait moins talent si vous lui serriez un peu la bride?

BERNIE. — J'en suis sûr... C'est pour ça que le laisse nager encore un peu... Nous avons is semaines avant New-York. *(Il se dirige s la porte.)* Bien entendu, pas un mot de t ça à Frank.

GEORGIE. — Je ne suis tout de même pas ote.

BERNIE — Oh, non!... Dites-lui que je reviens t de suite... *(Sa politesse masque une cer- ne dose de mépris. Georgie est déconcertée. le réfléchit et allume la radio. Frank entre. est épuisé, mais essaie de cacher sa fatigue. quillé et habillé comme le maire Hague, rsonnalité politique célèbre, Frank compose personnage imposant et quelque peu mantique. D'un air ennuyé, il prend sur tagère où sont rangés ses produits de ma- illage, sa brochure bien abîmée à présent. ernie, à Frank, avant de sortir:)* Oh! Frank... en ai pour une seconde...

FRANK. — J'étais là-haut en train de revoir texte avec la petite... J'ai cafouillé toute la irée... J'espère que ça n'arrivera pas mer- redi. *(Il ferme la porte, se tourne vers elle, doutant ce qu'elle va dire.)* Alors?

GEORGIE, *très émue.* — Tu es merveilleux, rank... En scène, je ne te reconnaissais pas.

FRANK. — Oui, mais qu'est-ce qui ne va pas?

GEORGIE. — Rien, chéri... Evidemment, ce était pas une très bonne répétition.

FRANK, *déçu.* — Bien sûr! Je courais après on texte. Et après? Tu peux me le dire, tu ais, si tu me trouves mauvais. Je n'en mour- ai pas...

GEORGIE. — Je suis certaine que tu seras ouleversant.

FRANK. — En attendant, tu n'as pas du tout 'air bouleversée.

GEORGIE. — Je suis peut-être un peu émue... u es tellement tendu, tellement nerveux, aisse-toi aller.

FRANK. — Tu viens de me voir jouer pour a première fois depuis sept ans... Dis-moi Bonjour, au revoir... » engueule-moi, éva- ouis-toi, mais fais quelque chose, bon D...! Ne reste pas là plantée comme une momie. *Frank, vexé, enlève sa chemise et retire un mbourrage. Marmonnant:)* Ah! si jamais je etiens ce rôle, on sonnera les cloches.

Il la regarde du coin de l'œil, allume une cigarette, passe sa robe de chambre, s'assied devant le miroir et commence à se démaquiller.

GEORGIE. — Frank, ne te fâche pas. Tu es nagnifique. Et la pièce... Je suis tout étonnée ue ce garçon ait autant de talent... Il est si ouriant, si simple. *(Frank renifle, se mouche t s'éclaircit la voix.)* Tu n'as pas pris froid?

FRANK, *morose.* — Il ne manquerait plus que ça... Je serais dans de beaux draps! *(Il touche du bois.)* Il ne suffit pas de se faire une g... pour jouer le rôle... Tu peux me croire.

GEORGIE. — Tu veux de l'aspirine?

FRANK, *agacé.* — Une minute, chérie...

Il délace ses chaussures et s'arrête restant un pied en l'air.

GEORGIE. — Qu'est-ce qu'il y a?

FRANK. — Regarde ça... toujours vite, vite, vite... toujours cavaler... Pourquoi ne me donnent-ils pas une habilleuse? Je ne la mérite pas, non? Comment veux-tu que je fasse des changements aussi rapides sans habilleuse?

GEORGIE. — Veux-tu que j'en parle à Cook?

FRANK, *se démaquillant.* — Parles-en à Cook ou à Bernie, je m'en f... Avec ce qu'ils grattent sur mes cachets, ils peuvent bien me payer une habilleuse. *(Se tournant brusquement:)* Tu sais que Mabel Beck gagne plus que moi? Cinq cents dollars par semaine et elle fiche toutes ses scènes par terre.

GEORGIE. — Elle n'est pas si mauvaise...

FRANK. — C'est ça, défends-la... Tu défends tout le monde, sauf moi. C'est comme Nancy, cette gourde! On ne lui a jamais appris à se tenir en scène. Ce soir je l'ai trouvée deux fois à ma place. *(Se montant:)* Une troisième fois, j'ai dû la chercher, je ne savais même pas où elle était.

GEORGIE, *riant.* — Allons, calme-toi, Frank. Tu vas finir par croire toutes les bêtises que tu racontes. Concentre-toi sur ton rôle et ne pense qu'à ça...

FRANK, *avec vivacité.* — Comment veux-tu que je me concentre avec cette doublure de m... embusquée dans tous les décors. Ce n'est pas stupide, ça aussi?

GEORGIE. — Parles-en à Dodd.

FRANK. — Parle-lui en toi-même. Dis-lui qu'il s'arrange pour que je ne vois plus sa g...

GEORGIE. — Qu'est-ce que tu cherches? L'aspirine? Elle est sous ton nez.

FRANK. — Mais où est mon nez? *(Il rit, honteux de sa mauvaise humeur. Pendant qu'il avale l'aspirine dans un verre d'eau, on frappe.)* Entrez! *(Unger entre, et Cook derrière lui. L'attitude de Frank change aussitôt. Jovial, se traitant à la légère, rien ne semble le troubler.)* Entrez, mes bons seigneurs, salut! Non, ne me parlez pas du spectacle, je sais, c'est un désastre.

UNGER, *sincère.* — Ce n'est pas mon avis. La scène de l'hôpital m'a beaucoup ému.

FRANK. — Pas de pommade, jeune homme. Vous entendez ça, madame? Ce garçon doit avoir un faible pour moi.

UNGER. — J'ai un faible pour les bons comédiens.

COOK, *déprimé, pour dire quelque chose.* Moi aussi...

Bernie entre, enjoué.

BERNIE. — Eh bien! pourquoi avez-vous tous l'air si triste?

FRANK, *enjoué.* — Je ne suis pas triste.

UNGER. — Moi non plus. Je trouve que tout va très bien.

COOK. — Vous n'êtes pas dur... Même pour une « couturière », ça ne tournait pas très rond.

BERNIE, *riant de bon cœur.* — La plus mauvaise couturière que j'aie jamais vue.

COOK. — Je suis probablement bouché, mais je ne vois pas ce que cela a de drôle.

UNGER. — Excusez-moi, je... J'ai rendez-vous avec ma secrétaire.

BERNIE. — Je t'appelle demain matin, Paul.

UNGER, *s'en allant.* — D'accord. Bonsoir. Dieu vous bénisse tous, piliers de ma gloire.

FRANK. — Gentil garçon, et pas prétentieux pour un sou.

Il sort. Larry frappe discrètement à la porte ouverte.

LARRY. — Excusez-moi, monsieur Elgin... J'ai tout le monde sur le plateau. Je voudrais reprendre la dernière scène, là où on a déraillé, pour comprendre ce qui s'est passé.

FRANK, *protestant.* — Je viens déjà de faire un raccord avec la petite.

LARRY, *poliment.* — Si vous vouliez bien le refaire pour moi, monsieur Elgin, je vous en serais très obligé...

Frank se lève.

FRANK, *gaiement.* — Bon, j'y vais... Adieu, nobles chevaliers, le devoir m'appelle.

Une serviette à la main, il sort avec Larry.

BERNIE. — Frank a l'air d'avoir mangé du lion ce soir.

GEORGIE, *calmement* — Oui, il est de très bonne humeur.

COOK, *lugubre.* — Moi aussi, mais ne me demandez pas pourquoi. S'il a dit un seul mot de son texte, en tout cas, moi, je ne l'ai pas entendu.

BERNIE. — Mon cher Cook, savez-vous pourquoi les « premières » ont lieu en province?

COOK. — Je ne veux pas le savoir et je m'en f...! *(Un temps.)* Est-ce qu'il saura son texte pour la « générale » de New-York?

BERNIE, *ennuyé.* — Faites un petit effort de compréhension, Cook. Ce soir, il s'est pris le pied dans un tapis qu'il n'avait jamais vu. Il n'arrivait pas à trouver ses pantoufles. Ses lunettes étaient dans un tiroir qui refusait de s'ouvrir, son stylo dans la poche de l'accessoiriste et vous voudriez qu'il dise son texte? Vous croyez aux miracles!

COOK, *boudant.* — Oui, je voudrais bien... Excusez-moi. La troupe est encore en train de faire des heures supplémentaires.

Georgie l'arrête comme il se dirige vers la porte.

GEORGIE. — Monsieur Cook... ne pensez-vous pas que mon mari aurait besoin d'une habilleuse?

COOK, *cachant mal son exaspération.* — Non, mais je pense que vous, vous le pensez!

BERNIE. — Qu'en dit Frank?

GEORGIE. — Tous ces changements rapid Après tout, c'est un rôle très important...

Bernie interroge Cook du regard.

BERNIE. — Il me semble, en effet, que...

COOK, *à regret.* — Je sais, mon coco, v vous figurez que je mange les billets de quante dollars en salade.

Il secoue la tête et sort tristement. Ber rit.

BERNIE. — Ne vous tracassez pas, mada il aura son habilleuse...

GEORGIE, *souriante.* — M. Cook est méchante fée qui a jeté un sort sur le ceau de Frank...

BERNIE, *souriant.* — Mais non, pas méchant que ça.

GEORGIE. — Enfin, nous sommes presque même avis, monsieur Dodd.

BERNIE. — Pourquoi? Ne sommes-nous toujours du même avis?

GEORGIE. — Vous fumez trop. *(Après temps:)* Qui est ce grand homme triste se promène dans les coulisses? Il s'app Lucas, n'est-ce pas?

BERNIE. — Oui, c'est lui qui double les r principaux, sans grande personnalité, mai est indispensable.

GEORGIE. — Excusez-moi de me mêler de est-ce qu'il doit rester tout le temps sur plateau? Je crois que ça gêne Frank.

BERNIE. — Bon, j'y veillerai. Pourq Frank est-il donc si peu sûr de lui? Il vaille bien pourtant, il a l'air de bo humeur...

GEORGIE, *avec un petit rire amical.* — gneur! Si vous saviez ce qu'il y a derri cette bonne humeur! Frank n'est pas sim monsieur Dodd... C'est pour ça que je me p pose comme agent de liaison entre vous de

BERNIE, *se fermant.* — Mais vous n'a jamais fait que ça, non?

GEORGIE. — J'espère que vous compre pourquoi?

BERNIE, *avec ambiguïté.* — Oui, je c que je comprends... très bien même.

GEORGIE, *après un temps.* — Certa hommes sont étranges. Leurs affaires von merveille, leur femme et leurs enfants s adorables et un beau jour, vous appre qu'ils se sont pendus au lustre de la sall manger et pourtant ils avaient toujours le pour rire...

BERNIE, *solennel.* — C'est le portrait Frank?

GEORGIE, *hésitant.* — Oui et non... *(A un temps:)* Frank aime qu'on l'aime. Il teste dire une chose qui ferait qu'on l'a moins. C'est pour ça que j'ai pris l'habit de parler à sa place.

Bernie s'arrête, la regarde poliment.

BERNIE. — Je suis désolé de vous le d madame, mais j'ai engagé un comédien, très bon comédien, et je ne pense a besoin ni de sa sœur, ni de son cousin, ni

la tante. *(Georgie repliée sur elle-même, ne fait que répondre. Elle enlève son chewing-yum.)*. Qu'est-ce qui le tracasse en ce moment, par exemple?

GEORGIE, *après un temps.* — L'attitude de Cook. La présence continuelle de la doublure sur le plateau. Son manque de mémoire... Le fait qu'on ne lui accorde pas assez d'importance pour lui donner une habilleuse... Son cachet aussi...

BERNIE. — Pourquoi son cachet?

GEORGIE. — Il a appris que Mabel Beck était mieux payée que lui. Pour être juste, il n'est pas assez payé.

BERNIE. — Quel était son dernier cachet? Et à quand remonte son dernier rôle?

GEORGIE, *après un temps.* — Si vous l'estimez assez pour lui confier ce rôle, et c'est bien le cas, est-ce que votre remarque n'est pas un peu mesquine?

BERNIE, *faisant de plus en plus attention.* — J'ai d'autres intentions pour Elgin. *(Avec un faible sourire:)* Si la pièce tient et s'il y est bon, je voudrais qu'il participe aux bénéfices... Je lui donnerai un pourcentage sur les recettes.

GEORGIE, *hésitante, mais avec défi.* — Vous vous y engageriez par écrit?

BERNIE, *il se fâche.* — Certainement pas! Ma parole suffit.

GEORGIE, *pâlissant.* — Dommage! Ça l'aurait encouragé... Surtout cette semaine où il va affronter une critique probablement mal intentionnée...

BERNIE, *la dévisageant.* — Vous êtes très fine... Mais ne tirez pas trop sur les ficelles. *(Avec une désinvolture cynique:)* Regardons les choses en face. Après cette pièce-ci, Elgin peut tout espérer, même une carrière cinématographique. Mais il peut aussi se retrouver sur le sable, et vous avec!

GEORGIE, *après un temps.* — Croyez-vous que cette mise au point était indispensable?

BERNIE. — Je suis comme vous, je ne dis pas toujours « seulement ce qui est indispensable ».

GEORGIE, *intriguée, essayant de comprendre.* — Je ne vous en voudrais pas d'être fâché... si je comprends pourquoi?

BERNIE. — Ma chère, je n'ai pas de difficultés avec Elgin. Alors, n'en créez pas. Vous m'êtes plutôt sympathique. *(Puis avec force:)* J'aurais presque pu aimer une femme comme vous, mais ma devise est : « Pas de pitié! »

GEORGIE, *l'observant.* — Auriez-vous la bonté de me communiquer le code: de quoi parlez-vous?

BERNIE, *presque avec plaisir.* — Voici le code. Moi aussi je suis ambitieux. Je voudrais bien avoir mon portrait sur les timbres-poste. J'habite au 24e étage. Et quelquefois, très tard dans la nuit, je contemple la ville endormie et je me dis que j'aimerais changer le cours de l'histoire. Je sais bien que ça n'arrivera pas et c'est une idée exaltante mais fausse. Je reconnais que je ne suis qu'un sal-timbanque qui a réussi. Et vous, qu'est-ce que vous êtes? Vous le savez? Auriez-vous le courage de vous l'avouer?

GEORGIE. — Qu'est-ce que je suis?

BERNIE. — Vous êtes une orgueilleuse. Vous essayez d'asservir cet homme, et vous lui faites du mal.

Georgie a un léger sursaut, elle soupire, et longtemps après, dit:

GEORGIE. — Quelle imagination! Nous sommes en plein roman.

Elle se lève.

BERNIE. — Maintenant faites bien attention, madame Elgin. Si votre mari ne réussit pas, nous serons tous dans le bain. Mais moi je pourrai toujours trouver un autre interprète. Je doute beaucoup que lui puisse trouver un autre metteur en scène.

GEORGIE, *lentement.* — Vous êtes enragé ce soir.

BERNIE. — J'aurais pu vous dire la même chose n'importe quel autre soir.

GEORGIE. — Oui, probablement... vous avez les yeux injectés de l'homme qui fume trop. Le tabac est toxique. Il déforme le jugement. Il faudra que je m'en souvienne.

BERNIE, *sardonique.* — Oui. La perfidie aussi. Je vais surveiller mes autres poulains.

Georgie reste là, sans défense et profondément blessée. Bernie la regarde et se dirige vers la porte. Frank l'ouvre et se cogne à Bernie.

FRANK. — Alors, il y a de l'embouteillage ce soir! Vous savez, Bernie, ce sacré passage où je me fichais toujours dedans, eh bien, c'était chaque fois la faute de la petite.

BERNIE. — Je reviens dans deux minutes. Je vais donner les coupures à Mabel. Dites-moi, Frank, je voulais vous demander, est-ce que ça vous gêne que la doublure soit sur le plateau?

FRANK, *riant de bon cœur.* — Moi? Je n'avais même pas vu qu'il était là. *(Bernie jette un regard ambigu à Georgie, puis sort. Frank s'habille rapidement.)* Qu'est-ce qu'il a?... Tous ces cafouillages dans les répliques, c'était de la faute de cette petite dinde, bien sûr. Allons respirer l'air frais. J'en ai pour deux secondes. Qu'est-ce que tu dirais de rentrer à pied? *(Elle hoche la tête et nous voyons qu'elle essaie de retenir ses larmes sans qu'il s'en aperçoive. Frank s'habille tout en bavardant.)*. Devine de quoi j'ai envie? D'une douzaine d'huîtres, tout à fait ce que le docteur m'a recommandé. Qu'est-ce que le Cook t'a dit après mon départ? *(Dans l'incapacité de parler, Georgie secoue la tête, Frank se retourne.)* Qu'est-ce que tu as?

GEORGIE. — Tu auras... une habilleuse la semaine prochaine.

FRANK, *tout heureux.* — C'est vrai? Tu es merveilleuse! Tu es la femme qu'il me fallait et dire que tu ne peux pas vivre sans moi! Je parie que Bernie était de mon côté!

GEORGIE. — Oui.

FRANK. — Regarde-moi, mais regarde-moi,

je suis heureux comme un pinson. J'ai retrouvé mon métier, tu sais, mon métier.

GEORGIE. — Je me demande si, maintenant, je ne pourrais pas retourner à New-York. Tu vas avoir une habilleuse, tu n'auras plus besoin de moi. Je me sens de trop, ici, ils ne m'aiment pas.

FRANK. — Qu'est-ce que tu racontes? Qui est-ce qui ne t'aime pas? *(Il se retourne, Georgie éclate en sanglots. Il va vers elle:)* Qu'est-qu'il y a, chérie, qu'est-ce qui t'arrive? *(Il la prend dans ses bras.)* Allons, raconte à ton vieux mari...

Quand elle peut enfin parler, elle dit:

GEORGIE. — Il faut que je fasse soigner cette dent...

FRANK, *plein de sympathie.* — Mon ange! Demain matin nous chercherons un bon dentiste... Prends une aspirine...

GEORGIE. — J'en ai déjà pris deux.

Frank l'embrasse.

FRANK. — Tu te rends compte, mon amour, que nous allons avoir une vraie lune de miel, ici à Boston.

GEORGIE, *ironique et durement.* — Bien sûr... Ils sont tous si gentils, n'est-ce pas?

FRANK. — Oh, bon D...! Je te jure que tu ne facilites pas les choses... Un coup de poing dans la g... chaque fois que je reprends courage... *(Morose et renfrogné, il continue à s'habiller. Elle s'assied raide et muette.)* Ça y est! J'ai de nouveau des crampes d'estomac. C'est ça que tu voulais, n'est-ce pas?

Il s'assied à la coiffeuse. Il y a un silence glacé.

GEORGIE. — Bientôt... tu sauras ce que je voulais.

RIDEAU

TABLEAU V

La loge de Frank. Quelques jours plus tard. Une heure du matin. Atmosphère froide et triste. On est en train de faire des photos sur scène. Georgie tricote. Unger tape sur une portative. Georgie est en manteau et chapeau sur la tête. Elle est lasse et déprimée, mais elle le cache par un excès d'intérêt pour ce qui ne l'intéresse pas. A la radio, une négresse chante. Georgie lève les yeux de son tricot.

GEORGIE. — Je voudrais bien qu'ils en finissent...

UNGER. — Moi aussi. *(Réprimant un bâillement:)* J'en ai vu qui mettaient une nuit entière pour photographier un spectacle.

GEORGIE. — Une heure vingt!... Quand on y pense... Tant de pièces, tant de livres, et tous ces gens qui lisent dans le silence de la nuit... et tout ça, pour aboutir à quoi?

Unger s'arrête de taper et la regarde.

UNGER. — Savez-vous, madame Elgin, que vous m'avez beaucoup attendri... dès l'instant même où je vous ai vue pour la première fois?

GEORGIE, *se tournant vers lui avec une moue.* — Mon Dieu, vous voulez dire que j'ai encore quelque chose qui puisse attendrir les gens?

UNGER, *avec précaution.* — Pourquoi Frank s'est-il mis à boire?

GEORGIE. — Il y a beaucoup de raisons pour lesquelles un homme peut se mettre à boire... Vous devriez savoir ça, monsieur Unger, vous qui êtes écrivain. *(Silence.)* Frank avait de l'argent alors, il a voulu être producteur et ça lui a coûté 80.000 dollars en quelques mois en montant deux mauvaises pièces. Moi, je ne me doutais de rien, il n'osait pas me le dire. Un an après nous perdions une petite fille. C'est à ce moment-là qu'il a commencé. C'était impressionnant de le voir se jeter sur l'alcool avec une telle rage... Depuis il ne s'est plus arrêté.

UNGER, *ému.* — Je vous demande pardon...

Il étouffe un bâillement.

GEORGIE, *changeant de ton.* — Faisons un pacte, monsieur Unger. Bâillons ensemble une bonne fois... Frank devrait être au lit avec son rhume. Pourquoi travaillez-vous dans une loge?

UNGER. — C'est parce que Frank attend cette scène... Il est inquiet... et puis on se sent si seul dans une chambre d'hôtel...

GEORGIE. — Vous êtes bien jeune pour savoir ça...

UNGER. — Permettez-moi de vous dire que ça ne vous va pas du tout de parler comme un vétéran des deux guerres. C'est de la pure coquetterie. Vous êtes une très attirante personne...

Georgie ne croit pas ce que dit Unger mais ça lui fait tout de même plaisir

GEORGIE. — Suis-je aussi « attirante » que Sue Lewis?

UNGER. — Qui, tante Suzanne? Elle est encore très convenable, de plus elle est veuve et elle roule sur l'or...

GEORGIE, *délicatement.* — Alors faites quelque chose pour Frank. Il l'a connue autrefois et il est très flatté qu'elle s'en souvienne. Faites ça pour lui, il est complètement à plat ce soir, il a eu une semaine tellement déprimante...

UNGER, *la regardant, étonné.* — Mais... c'est facile.

Frank entre rapidement. Il est très enrhumé. Il cache sa nervosité et son anxiété sous une sensibilité un peu trop voulue.

FRANK. — Comment marche cette nouvelle scène, mon coco?

UNGER. — Je vais vous couper du texte si vous continuez à me traiter avec autant de désinvolture...

FRANK. — Plus que deux tableaux à pl

graphier et on pourra aller se coucher... Où t mon sirop pour la toux?

GEORGIE. — Sous ton nez. Il te mordrait s'il ait des dents.

Frank boit rapidement une gorgée de sirop, puis regarde autour de lui d'un air égaré.

FRANK. — Voyons, qu'est-ce que je peux en mettre maintenant?

GEORGIE. — La robe de chambre...

Elle la lui tend.

FRANK. — Bernie n'est pas revenu ce soir? *Unger:)* Alors, cette fameuse scène?

UNGER. — Je ne me coucherai pas avant de avoir finie. Bernie veut qu'on l'essaie demain oir sur le public.

FRANK, *s'habillant pensivement, il prend ur la table de maquillage une coupure de ournal.* — Demain? Vous avez vu la critique u « News »? Il dit que j'aurais mieux fait e ne jamais remonter sur un plateau.

UNGER. — Ça n'a aucune importance. Peronne ne lit le « News ».

GEORGIE. — Si tu cessais de fumer mainenant...

Il jette sa cigarette.

UNGER. — Comment va votre rhume?

FRANK. — C'est pas brillant... Vous partez?

UNGER. — Mon instinct me conseille de entrer à l'hôtel. L'air devient malsain ici. *Il empoigne sa machine.)* On considère en énéral que cette machine m'appartient; en ait, c'est moi qui suis à elle corps et âme. a machine à écrire, c'est la forme moderne le l'esclavage... Bonsoir.

Il sort.

FRANK. — Bonsoir... Il est gentil, ce petit! l faut que je fume. Je suis trop énervé.

Elle ne dit rien. Il allume une cigarette et boit encore une gorgée de sirop. Sa nervosité, son anxiété sont maintenant bien visibles.

GEORGIE. — Je n'aime pas cette mixture que tu as achetée.

FRANK. — Pourquoi? Ça ne coûte qu'un dollar la bouteille.

GEORGIE. — Un dollar la bouteille! Pour un sirop pectoral, c'est donné. Mais regarde la formule... vingt-deux pour cent d'alcool...

FRANK. — Fais-moi confiance, chérie, ton vieux mari a le pied solide... aussi sûr qu'une chèvre des montagnes...

GEORGIE. — Laisse-moi mettre ta cravate droite, chèvre des montagnes. *(Il lève docilement son menton, elle le regarde avec gravité.)* Tu n'es pas sage, Frank... Qu'est-ce qui ne va pas?

FRANK. — Pourquoi Bernie n'est-il pas revenu ce soir?

GEORGIE, *pour minimiser l'incident.* — Il n'est pas obligé de se précipiter ici pour te tenir la main après chaque représentation?

FRANK. — Ce n'est que la seconde... Pourquoi dis-tu : « chaque représentation »? *(Elle le regarde attentivement. Il se détourne, puis dit lentement:)* Ils ne dépenseraient pas tout cet argent en photos s'ils avaient l'intention de changer la distribution, n'est-ce pas? *(Avec défi:)* En tout cas, je suis bien content de n'être engagé que pour quinze jours...

GEORGIE. — Tu es sûr?

FRANK, *amer.* — Et comment!... Je les plaquerai à la première occasion. Oui... Pourquoi est-ce que j'aurais des scrupules? Est-ce qu'ils en ont, eux? Le producteur et le metteur en scène ne viennent même pas dans ma loge le soir de la seconde.

GEORGIE, *calmement.* — Dieu n'a pas changé de place depuis hier...

FRANK. — Comment puis-je savoir si je suis bon dans cette pièce? Tu ne comprends pas que c'est atroce pour moi, cette muflerie?

GEORGIE. — Oh si! il y a de quoi se jeter par la fenêtre, bien sûr! Ecoute-moi bien : si tu abandonnes cette pièce, tu ne me reverras jamais.

FRANK. — C'est ça, madame, prenez leur parti. Qu'est-ce que ça peut vous faire ce que je souffre... Prends donc leur parti...

GEORGIE, *calme et résolue.* — Maintenant, je suis décidée à prendre mon propre parti.

Frank est effrayé par le ton de Georgie. Il va vers le miroir, se tamponne la figure avec une houpette et essaie d'être drôle.

FRANK. — Pourquoi m'as-tu épousé alors?

GEORGIE, *toujours aussi calme.* — Tu sais bien. Parce que tu avais toujours du chewing-gum dans tes poches...

Il ricane et prend des lettres sur sa table à maquillage.

FRANK. — Tout le monde n'est pas aussi difficile. Qu'est-ce que tu penses de ça?... *(Il lit:)* « Maître, vous êtes mon idole ». « J'ai seize ans, je suis mince et blonde. Recevez-moi... » Jalouse? *(Elle sourit. Il déchire les lettres.)* Ça te serait égal si j'avais une poule? *(Elle sourit toujours, et son sourire reste impénétrable.)* Enfin, quoi? Si un soir, je ne rentrais pas, ça ne te ferait rien?

GEORGIE. — Pas de chantage, Frank.

On frappe à la porte.

FRANK. — Entrez.

LARRY, *passant la tête.* — Nous sommes prêts, monsieur Elgin, quand vous voudrez.

FRANK. — J'arrive. *(Larry hésite, puis disparaît. Frank glisse la bouteille de sirop dans la poche de sa robe de chambre. Désorienté:)* Tu ne veux pas venir voir prendre les clichés pour la postérité?

GEORGIE. — Non. Il fait trop froid sur le plateau.

FRANK. — Fâchée avec papa? *(Elle secoue la tête.)* Même si nous retrouvons notre ancienne vie?

GEORGIE. — On ne retrouve jamais son ancienne vie, Frank. On monte, on descend, mais on ne revient pas en arrière...

FRANK. — Mais tu es toujours ma petite paysanne?

GEORGIE. — Je suis toujours là.

FRANK. — Je tiens beaucoup à toi, chérie, je ne veux pas te perdre. Mais j'espère que tu te rends compte que, sans moi, tu serais toujours dans ta vigne de Hartford.

Il va sortir.

GEORGIE. — Je sais... un champignon dans les bois, une violette au milieu des orties... etc... Prends des mouchoirs en papier, tu en auras besoin.

Elle lui en met dans les poches.

FRANK. — Merci.

GEORGIE. — Et laisse la bouteille de sirop ici.

FRANK. — J'en ai besoin, chérie.

GEORGIE, *calmement.* — Laisse la bouteille ici...

FRANK. — J'en ai besoin.

En coulisse on entend crier : « Mabel, Mabel... » Frank jette les mouchoirs par terre et sort. Georgie se sent lasse et seule. Elle penche la tête et reste immobile, puis Nancy, la jeune fille agitée, pousse la porte. En coulisse Larry continue d'appeler : « Mabel! »

NANCY. — Madame Elgin, puis-je me servir de votre psyché une seconde?

GEORGIE. — Psyché? Je n'ai plus entendu ce mot-là depuis mon enfance.

Nancy se met devant la glace. Georgie sourit.

NANCY. — Est-ce que tout le monde n'appelle pas ça une psyché?

GEORGIE. — Seulement les vieilles dames comme moi. *(En souriant:)* Je remonte si loin que j'appelle la rhubarbe « la plante à tarte ».

NANCY. — Je ne peux pas vous entendre parler comme ça, madame Elgin.

GEORGIE. — Si, si, je dis ça!

NANCY, *souriant au reflet de sa beauté.* — Quand maman me verra entrer au deuxième acte avec une robe à traîne si longue... On l'entendra glousser. *(Elle soupire:)* Madame Elgin, est-ce que je deviendrai un jour une grande personne? Une vraie grande personne?

GEORGIE. — Je connais quelqu'un qui voudrait bien que ça ne lui soit jamais arrivé...

NANCY. — Vous ne pouvez pas savoir ce que ça peut être agaçant d'être appelée « mon bébé » ou « Nancynette » par tout le monde.

GEORGIE, *assez sèchement.* — Non, évidemment.

NANCY. — Je peux être indiscrète?... Quel âge avez-vous?

GEORGIE, *souriante, avec emphase.* — Je suis dans la partie mystérieuse et sombre de la vie... qui suit la trentaine...

NANCY. — Qui suit la trentaine? Oh, c'est très vieux ça! Mais regardez-vous, vous avez l'air d'être ma sœur.

Nancy a pris Georgie par la taille et elles se regardent dans la glace.

GEORGIE. — Veillez bien sur vos fossettes, ma chérie, elles ouvrent les portes de tout ce qu'il y a de meilleur dans la vie.

VOIX DE LARRY. — Nancy! Nancynette!

NANCY. — Voilà!

LARRY, *repassant la tête.* — On a besoin d toi sur le plateau, mon poussin...

NANCY. — Là! Qu'est-ce que je vous disais. Vous comprenez maintenant pourquoi je su pleine de complexes...

Elle sort.

LARRY, *en coulisse.* — Allons-y. Pressons!

NANCY. — J'arrive.

Restée seule devant la glace, Georgie en lève ses lunettes et se regarde. Quelq chose de poignant passe dans ses yeu La radio joue une valse. Georgie balance doucement, puis elle se met valser seule, comme s'il lui était po sible, en valsant, de revenir à une ép que plus heureuse. Elle murmure qu que chose que l'on n'entend pas brusquement elle s'arrête. Un Bern sarcastique vient de s'encadrer da la porte.

BERNIE. — Excusez-moi, madame. Mes e cuses aussi à votre cavalier...

GEORGIE, *se détournant.* — Je cherche l'aspirine; j'ai la migraine.

BERNIE, *lui tendant un tube d'aspirine.* J'en ai sur moi, on dit que nous sommes siècle de l'aspirine.

Elle remet ses lunettes et va remplir verre au lavabo, essayant de cach avec ses mains les larmes qui échappent.

GEORGIE. — J'ai une migraine épouvant ble. On manque d'air dans ces loges.

BERNIE, *il la regarde.* — Où est Frank?

GEORGIE, *elle s'est un peu ressaisie.* — S le plateau. Son rhume a empiré. On devrait pas le garder aussi tard; c'c inhumain.

BERNIE. — Tout de suite les grands mo Il faut bien avoir des photos du spectacl Comment est son moral?

GEORGIE. — Assez bas.

BERNIE. — Pourquoi? La pièce a l'air marcher...

GEORGIE. — Demandez-le aux critiques Boston. Tout le monde n'a pas votre ass rance!

BERNIE. — Ça, c'est vrai.

GEORGIE. — Ne prenez pas ce que je vo dis à la légère. Je parle très sérieusement

Il la regarde avec un sourire particuli va pour sortir mais s'arrête.

BERNIE, — Qu'est-ce qu'il y a encore av Elgin?

GEORGIE. — Vous n'êtes pas revenu après spectacle et M. Cook non plus.

BERNIE. — Le mois dernier, j'ai passé en dix et quinze heures par jour avec Frank, tout allait très bien. Tout va toujours t bien, sauf quand c'est vous qui vous en mêl Pourquoi?

GEORGIE. — Nous avons déjà mis tout ça point il y a trois semaines... monsieur Dod Mais puisqu'il vous faut encore des pré

ons... les voilà. *(Elle ferme la porte, coupe la radio puis parle avec une véhémence continue.)* Frank est un instable, un instable qui veut plaire. Quand il est de bonne humeur, veut l'amuse et il oublie ses complexes. Mais quand il est anxieux, démoralisé, comme en ce moment, ou bien il se cache ou bien il reste assis sans mot dire. Dans tous les cas, cherchez-le, ça finit toujours par une cuite.

BERNIE, *moqueur.* — Les femmes s'imaginent qu'elles connaissent leurs maris, n'est-ce pas?

GEORGIE. — Je ne tiens pas à me disputer avec vous, monsieur Dodd. Frank vous attendait ce soir, vous n'êtes pas venu. Il a pris ça comme un reproche et c'est grave, c'est dangereux pour lui... Si vous pensiez à son moral...

BERNIE. — Je suivrais vos conseils?

GEORGIE, *durement.* — Qu'est-ce que vous avez des alcooliques? *(Bernie ne répond pas.)* Si vous ne faites pas attention, il sera complètement saoul ce soir, avant d'aller se coucher... Il est très enrhumé, c'est un prétexte suffisant pour sauter le pas.

BERNIE. — Pour l'amour de Dieu, f...-lui un peu la paix! Vous le harcelez... vous le démoralisez... C'est vous qui le poussez à boire. Vous le manœuvrez comme une marionnette... D'ailleurs, moi aussi, vous essayez de me manœuvrer.

GEORGIE, *avec un brusque mouvement de colère.* — J'en serais très capable... J'ai manœuvré pendant dix ans un ivrogne avachi... un mythomane...

BERNIE, *il monte le ton lui aussi.* — Vous vous prenez pour quoi? Pour le Président des Etats-Unis?...

GEORGIE. — Simplement pour l'épouse d'un saoulaud...

BERNIE, *avec mépris.* — Ma petite... je vous félicite... Mais...

GEORGIE, *très vite.* — Pas ce ton-là, s'il vous plaît...

BERNIE. — ... mais je vais me battre de toutes mes forces pour vous arracher ce saoulaud.

GEORGIE, *avec un faible sourire.* — Ne tirez pas trop fort... Je pourrais vous le laisser.

BERNIE. — Vous voulez qu'il dépende entièrement de vous, n'est-ce pas? J'ai été marié avec une femme de votre genre... un poids plume... quarante-trois kilos... Elle m'a mis K. O., en moins de deux ans... Je suis couvert de cicatrices...

GEORGIE, *sèchement.* — L'amour, c'est l'enfer...

BERNIE. — Restons-en là. La comédie est finie. *(Il se dirige vers la porte et se retourne vers elle.)* Il est simplement dommage que vous ne sachiez pas que votre mari a du talent.

GEORGIE. — Qu'est-ce que ce talent vous a coûté à vous?

BERNIE, *il revient vers elle.* — Alors, pourquoi restez-vous avec lui?

GEORGIE. — Parce qu'il est sans défense.

BERNIE. — Je le défendrai, moi!

GEORGIE, *sarcastique.* — Vous? Eh bien! vous ne sauriez même pas par où commencer. Il est irresponsable. La vie avec lui ça consiste, les trois quarts du temps, à faire tous ses caprices, à éviter les scènes... Il est irresponsable. Il m'a appris à nager dans n'importe quelle direction. Je suis devenue un vrai poisson... Si vous pouvez croire, contre toute évidence, que je le manœuvre pour le perdre... vous êtes...

BERNIE, *incapable de se contenir.* — Allons, allons, allons... Vous avez démoli Elgin, n'essayez pas de me faire croire par-dessus le marché que c'est pour son bien.

GEORGIE. — Comment ai-je pu croire que vous étiez intelligent. Vous raisonnez comme un enfant de dix ans.

BERNIE. — Enfant ou pas, je monte une pièce et il faut qu'elle marche. Nous ferons de la philosophie un autre jour... Je vous trouve franchement grotesque, madame Elgin.

GEORGIE. — Et vous? Regardez-vous. Vous êtes brutal, impitoyable. Vous ne pensez qu'au rendement. Vous n'avez ni classe ni éducation, une vraie machine... et inquiet pardessus le marché, avec des prétentions à un humanitarisme que vous vous gardez bien d'appliquer.

BERNIE, *méprisant.* — Vous avez traité votre mari d'ivrogne et de mythomane.

GEORGIE. — Il était *indispensable* que vous sachiez la vérité... *(Un silence.)* Oh! nous devenons stupides... Dites-moi exactement ce que vous voulez que je fasse pour Frank.

BERNIE. — Je suis prêt à croire tout ce que vous me dites. Tout. Prouvez-le.

GEORGIE. — Comment?

BERNIE. — Allez-vous-en. Quittez Boston. Je viens d'avoir une sérieuse bagarre avec Cook. Il a quelqu'un de premier ordre pour remplacer Frank et soixante-dix mille dollars à sauver. Moi, je pense que Frank sera meilleur de jour en jour, Cook pense le contraire. Nous allons encore essayer, mais pour qu'il puisse travailler efficacement, il faut que vous quittiez Boston.

GEORGIE, *réfléchissant.* — D'accord, je vais retourner à New-York, mais à une condition: laissez-moi l'annoncer à Frank moi-même et au moment que je choisirai.

BERNIE. — Pourvu que vous soyez dans le train demain soir, c'est entendu.

GEORGIE, *hochant la tête.* — C'est sérieux la vie, hein? L'argent aussi. Je comprends. Mais peut-être que vous regretterez.

BERNIE. — Vous parlez aussi faux qu'un soprano d'opéra.

Elle le gifle soudain de toutes ses forces.

GEORGIE. — J'ai oublié de vous dire qu'il m'arrive d'être susceptible.

BERNIE. — J'ai peut-être mérité ça... peut-pas... L'avenir nous le dira.

Bernie va vers la porte, mais c'est Frank qui l'ouvre.

FRANK, *très cordial.* — Alors, mon gros lapin... Toutes les fois que j'entre ici, je vous trouve avec ma femme...

Il cligne de l'œil. Bernie essaie de sourire.

BERNIE, *esquivant la réponse.* — Comment ça marche là-haut?

FRANK. — Nous avons fini. *(A Georgie:)* Chérie, c'est fini... Oh, là, là! Quelle journée... *(Puis à Bernie prudemment:)* Vous étiez dans la salle, ce soir? *(Bernie asquiesce.)* Alors, quelle impression?

BERNIE. — Un de mes vieux professeurs d'Université m'a dit ce soir en parlant de vous : « Cet homme est extraordinaire... »

Frank commence à se changer et pose la bouteille de sirop sur l'étagère.

FRANK, *à Georgie.* — Tu entends ça, garçon? Nous en sommes à l'Université maintenant.

BERNIE. — Qu'est-ce qui, de nouveau, est arrivé au « deux »?

FRANK. — J'accroche toujours au même endroit... C'est la phrase qui est mal construite... Je ne peux la dire. Unger va arranger ça...

BERNIE. — Je lui en parlerai. *(Il la note.)* J'aimerais qu'on essaie la nouvelle scène demain sur le public.

FRANK. — Demain?

BERNIE. — Vous êtes fatigué?

FRANK. — Fatigué? Qui, Elgin, l'incomparable Elgin?...

BERNIE. — Vous n'aviez pas beaucoup de ressort, ce soir...

FRANK. — Evidemment, c'est cette cochonnerie de rhume...

BERNIE. — Ce ne serait pas plutôt les nerfs?... *(Il regarde Frank en pensant visiblement à ce qu'a dit Georgie. Celle-ci s'est réfugiée dans un coin. Elle est soulagée d'avoir dit la vérité.)* Je vais commencer à être féroce, vous savez. *(Frank a entendu l'avertissement.)* Comment va le rhume?

FRANK. — Je le contrôle...

GEORGIE, *avec un grand calme.* — Pourquoi ne lui dis-tu pas une bonne fois ce qui te tracasse?

FRANK, *irrité.* — Qu'est-ce qui me tracasse?

GEORGIE. — Cook par exemple et les critiques...

FRANK, *candidement à Bernie.* — Je me demandais simplement pourquoi Cook n'était pas revenu ce soir. C'est tout... Est-ce qu'il est fâché? Evidemment, si on regarde les choses en face, les critiques ne donnent pas très envie de voir la pièce...

GEORGIE. — Frank, M. Dodd a une très grande confiance en toi. Si tu as un souci grave, il peut t'aider. Moi, je ne peux pas t'aider.

Bernie l'observe attentivement.

FRANK. — Mais je n'ai aucun souci grave, chérie. Lui aussi a ses embêtements, comme tout le monde.

BERNIE, *essayant de mettre Frank à l'épreuve.* — Frank, vous avez du talent. Vous me le ferez payer, naturellement. Ça je le sais. Je ne suis pas né d'hier... Sincèrement, est-ce que quelque chose vous préoccupe?

FRANK. — Pourquoi est-ce que je ne vou le dirais pas?

BERNIE, *tout en continuant à l'observer.* — Je me le demande...

GEORGIE. — M'as-tu ou ne m'as-tu pas di il y a une demi-heure, dans cette loge, que t voulais résilier ton contrat?

FRANK, *il explose.* — Ce qu'il faut entendr Alors, on ne peut même plus plaisanter... je dois faire attention à tout ce que je di même à ma femme...

Il lance à Bernie un regard de mari pe sécuté. Georgie prend son sac en siffl tant et commence à y fourrer s affaires.

BERNIE. — Mme Elgin m'a dit qu'elle env sageait de retourner à New-York.

GEORGIE. — Non, je ne vous ai jamais d ça...

Frank se retourne, conscient tout à cou qu'il s'est passé quelque chose d'ano mal entre sa femme et Bernie.

FRANK, *anxieusement, la bouteille de siro à la main.* — A New-York? Qu'est-ce que veux aller faire à New-York?

GEORGIE, *employant une autre tactique.* — Pourquoi n'irais-je pas à New-York?

Embarrassé, soucieux et ne sachant qu dire, Frank va boire du sirop. Georg lui enlève la bouteille des mains et pose sur une étagère. Bernie, qui allo sortir, et qui a suivi toute la scèn prend la bouteille et la regarde. Fran nerveux aussi, allume une cigarette.

BERNIE. — Qu'est-ce que c'est que ça?

FRANK, *négligemment* — Du sirop pector Pin, pavot, benjoin, cerises... tout un jard dans une bouteille!

BERNIE. — Savez-vous que ce jardin e arrosé de vingt-deux pour cent d'alcool?

FRANK. — De l'alcool? *(Jouant l'étonnemen il regarde l'étiquette.)* Tiens, oui, c'est pou tant vrai. Il y a de l'alcool dedans. J'l demandé à Georgie de m'acheter quelq chose pour me dégager les bronches et voi ce qu'elle m'a rapporté...

BERNIE, *sévèrement et assez impressionn* — Dites donc, Frank, est-ce que vous me pr nez pour un imbécile? Vous ne m'aurez p comme ça, vous savez... Mon père buvait et a fini sous une rame de métro. Je sais tr bien ce qui peut arriver avec ce genre petits trucs-là.

FRANK. — Ça ne m'était même pas venu l'idée, Bernie. *(A Georgie, avec reproche:)* vois, chérie, il faut faire attention, mêm avec les médicaments...

Bernie regarde d'abord Frank, puis Geo gie. Celle-ci se sent très lasse de no veau, mais elle ne se laisse pas aller.

GEORGIE. — Habille-toi, Frank, je voudra rentrer. Je vais t'attendre dehors.

Elle prend son sac et sort.

FRANK. — C'est l'amour. Elle est folle de toi, je ne peux tout de même pas le lui reprocher...

BERNIE. — Elle est jalouse du spectacle et jalouse de moi... *(Il prend la bouteille et la vide dans le lavabo.)* Voilà ce qu'elle a imaginé pour vous faire recommencer à boire!

Frank n'est pas à son aise et regarde la bouteille qui se vide.

FRANK. — Je sais bien qu'elle n'est pas commode et qu'elle est très nerveuse, mais tout de même je ne peux pas croire...

BERNIE, *jetant violemment la bouteille vide dans la corbeille à papier.* — Je veux qu'elle entre à New-York demain, Frank, nous allons avoir un travail terrible! Il ne faudra plus penser qu'à la pièce.

FRANK, *humblement.* — Vous avez raison, Bernie... Laissez-moi lui parler... Il faut que j'arrive à lui faire comprendre qu'elle ne me perd pas en s'en allant... Sinon... Dans un jour ou deux je...

BERNIE. — Frank, ça m'ennuie beaucoup d'insister, mais il faut absolument qu'elle parte demain. Rentrez à l'hôtel, tâchez de bien dormir. Je veux que vous soyez en bonne forme pour le raccord de la nouvelle scène. *(Bernie ouvre la porte et appelle sèchement:)* Madame Elgin! *(Frank est visiblement très mal à l'aise. Entre Georgie. Bernie lui dit avec fermeté:)* Votre mari connaît exactement ma façon de penser. *(A Frank:)* A demain une heure sur le plateau, Frank. Bonsoir.

FRANK. — Entendu! Bonne nuit!

Bernie sort.

Georgie se tait. Frank se sentant coupable, ne sait que dire... Il commence à se démaquiller et évite de regarder sa femme en face.

FRANK. — Où sont mes cigarettes?... Ce qu'il peut être mufle et désagréable, tu ne trouves pas? *(Silence.)* Il doit faire froid dehors...

GEORGIE. — Habille-toi, Frank, je suis morte et je n'ai pas envie de faire la conversation.

FRANK, *se démaquillant.* — Il n'a pas le droit de te parler comme ça...

GEORGIE, *avec une certaine amertume.* — Il fallait le lui dire...

FRANK. — Je te demande pardon, donne-moi deux minutes, chérie.

Elle s'assied avec raideur et sans le regarder. Il change de pantalon.

GEORGIE. — Frank!

FRANK. — Oui!

GEORGIE. — Où est l'autre bouteille?

FRANK. — Quelle bouteille?

GEORGIE. — Je suis fatiguée, Frank, ne jouons pas à cache-cache. Tu as une autre bouteille de ce sirop.

FRANK. — Non.

GEORGIE, *elle s'est levée.* — Donne-la-moi...

FRANK. — Mais je n'en ai pas d'autre, chérie. *(Elle prend un carton à chapeau, le fouille, ne trouve rien; elle cherche dans ses vêtements.)* Tu ne pourrais pas croire ce que je te dis... pour une fois?

Elle continue à chercher.

GEORGIE. — Ah! quelle nuit!... Et j'ai une de ces migraines!... C'est à se demander qui, de nous deux, punit l'autre... Tant pis, j'abandonne.

Elle cherche et finit par trouver sac et lunettes sous les vêtements de Frank.

FRANK, *confus et humble, il lui dit misérablement.* — Oh! je suis désolé, mon amour... Bernie n'avait pas le droit de te parler comme ça...

GEORGIE. — Pourquoi pas? Il a tous les droits, lui... C'est le seul ami que tu aies eu depuis dix ans.

FRANK. — Pardon! Avec toi, ma chérie! Je voudrais pouvoir te prouver combien je t'aime.

GEORGIE, *elle n'arrive pas à mettre son manteau, une manche est retournée à l'intérieur et cela augmente son irritation.* — Tu veux dire combien tu as besoin de moi...

FRANK, *on voit à quel point il est sans défense, il a les larmes aux yeux.* — Je t'en supplie, Georgie, ne sois pas fâchée! Je sais que je ne suis bon à rien, mais j'ai tellement d'ennuis, si tu savais...

GEORGIE. — Va raconter ça à Bernie...

FRANK. — J'ai tout le poids de la pièce sur les épaules...

GEORGIE. — Raconte ça à Bernie...

FRANK. — Mon amour... j'ai le trac. Je ne sais pas mon texte et demain j'ai une nouvelle scène très importante. Et maintenant tu dis que tu veux retourner à New-York? Je ne pourrai pas venir à bout de tout ça si tu ne m'aides pas... Est-ce que je leur ai demandé ce rôle? C'est eux qui sont venus me chercher...

Il a parlé en gémissant parce qu'il souffre réellement et aussi pour attendrir Georgie.

GEORGIE, *résignée.* — Cesse de faire des histoires.

FRANK. — Qui est-ce qui fait des histoires?

GEORGIE. — *Toi*,.. et tu mens... tu n'arrêtes pas de mentir.

FRANK, *se montant.* — Qu'est-ce que je peux faire d'autre? Gémir et me plaindre? Tu veux qu'ils en arrivent à me détester?

GEORGIE, *sarcastique.* — Ils t'adoreront sûrement quand tu auras pris une cuite.

FRANK. — Qui parle de cuite?

GEORGIE. — Mon petit doigt, le petit oiseau, le balai derrière la porte... *(Ses yeux se mouillent malgré elle.)* Voilà comment il finira le fameux rêve que tu as fait il y a cinq semaines.

Elle s'essuie le nez avec un mouchoir en papier. Il continue à s'habiller en grommelant.

FRANK. — Personne ne m'aime dans la troupe, pas même Bernie... *(Il va à elle.)* Tu vas vraiment partir pour New-York?

GEORGIE. — Pourquoi pas?

FRANK. — Tu veux me quitter, n'est-ce pas? C'est ça?

GEORGIE. — Il est très tard, Frank, et il faut encore que je fasse du lavage...

FRANK. — Mais dis-le que tu veux me quitter...

GEORGIE. — Je veux aller me coucher. Je ferai peut-être un beau rêve...

Il redevient maussade. Il continue à s'habiller. Georgie met nerveusement ses lunettes dans son sac.

FRANK, *soudain.* — Qui vas-tu rejoindre à New-York? *(Elle regarde, étonnée.)* Après qui cours-tu?

GEORGIE, *outrée.* — Je te préviens que je vais t'assommer avec le premier objet lourd qui me tombera sous la main.

Ils se regardent. Puis Frank détourne les yeux le premier et en murmurant quelque chose à propos de ses souliers, il lance ses pantoufles en l'air.

FRANK. — Ils veulent tous que je rate mon coup... Toi, aussi, tu veux que je le rate... Tu ne m'aimes pas...

GEORGIE, *avec lassitude.* — Dépêche-toi...

FRANK. — Je n'ai que deux mains.

GEORGIE. — Sers-t'en au moins... Il est deux heures du matin et tu répètes à une heure...

FRANK. — Si tu es tellement pressée, tu sais où est la porte... Moi, j'ai envie de prendre l'air. J'ai envie de manger un fruit et de boire un verre de lait...

GEORGIE. — Ce sera parfait pour ton rhume...

FRANK. — Mêle-toi de ce qui te regarde...

GEORGIE. — Tu as envie que je m'en aille. C'est ça que tu veux?

FRANK. — Puisque tu es tellement pressée... *(Elle le regarde, ramasse encore une fois son sac et son chapeau et se dirige vers la porte où elle l'attend. Frank, marmonnant plutôt qu'il ne parle:)* Une heure de tranquillité de temps en temps...

GEORGIE, *éclatant soudain de colère.* — Oh! va-t-en au diable! Fais ce que tu voudras après tout. Je rentre à l'hôtel. Décidément, tu es complètement cinglé.

Elle sort en claquant la porte.

FRANK, *l'imitant tout en mettant sa cravate.* — Complètement cinglé... Fais ce que tu voudras... parfait pour ton rhume... parfait... Paysanne, va!... Quitte-moi, oublie que j'existe, oublie-moi... C'est ça, les femmes... Elles ne pensent qu'à elles... une compagne... une vraie compagne... *(Il tire sur sa chemise avec colère, puis soudain il va doucement sur la pointe des pieds jusqu'à la porte fermée, écoute, puis met la main dans un soulier et en retire une autre bouteille de sirop. Il boit une longue gorgée, reboit, bouche la bouteille et fait son nœud de cravate devant la glace en murmurant avec amertume:)* Ma bien-aimée, ma douceur, ma petite paysanne chérie...

RIDEAU

TABLEAU VI

Même décor. Le lendemain après-midi. Au lever du rideau, la loge est sombre. On entend le bruit d'un ronflement. On frappe à la porte avec insistance. Frank, qui dormait, remue sur son divan. Il s'assied dans la pénombre. Les coups se font plus pressants.

UNE VOIX, *à la cantonnade.* — Il y a quelqu'un? Monsieur Elgin... *(Frank se lève en titubant, se traîne jusqu'à l'interrupteur, allume et reste debout, clignant des yeux.)* Monsieur Elgin, vous êtes là? Frank?

Les coups cessent. On entend plusieurs voix discuter de l'autre côté de la porte. Frank commence à réaliser où il est et ce qui se passe. Il est tout habillé et a dormi avec son manteau et il est évident qu'il a cuvé son ivresse. Il essaie de se recoiffer. Ses mains tremblent. Les coups à la porte recommencent.

LES VOIX, *parmi lesquelles celles de Larry, de Cook et de Unger.* — Vous êtes là, monsieur Elgin?... Frank!... Ouvrez, bon sang! Ouvrez, monsieur Elgin...

UNGER. — Voyons, s'il était là, il répondrait.

COOK. — Oh! ça ne prouve rien.

UNGER. — On pourrait peut-être demander au veilleur de nuit.

LARRY. — J'y ai pensé, mais à cette heure-ci le veilleur de nuit n'est pas là.

UNGER. — Alors, allons chercher un serrurier.

COOK. — Vous en connaissez un dans le quartier?

LARRY. — On va prendre Rémy, celui qui est venu il y a quinze jours.

COOK. — Alors, allons-y. *(Ils s'en vont et reviennent presque aussitôt.)* Et puis c'est pas la peine de perdre son temps. Je suis sûr qu'il est là.

LARRY. — Vous êtes là, monsieur Elgin? Frank!... Ouvrez, bon sang! Ouvrez, monsieur Elgin.

FRANK, *il regarde autour de lui et réalise*

l'il est pris au piège, s'éclaircit la voix. — ii, oui... qu'est-ce que c'est?

COOK. — Ah! Qu'est-ce que je vous disais?...

UNE VOIX. — C'est Larry, monsieur Elgin. peux entrer?

FRANK. — Mais oui, Larry, un instant, s'il us plaît.

COOK. — Alors, c'est pour aujourd'hui ou ur demain?

Frank regarde l'heure, accroche son chapeau, tombe par terre. Il se relève, se secoue, va se tamponner lamentablement le visage, puis ouvre. Unger, Cook et Larry sont là.

FRANK. — Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qui e va pas, mes enfants?

Les trois autres entrent et le regardent.

FRANK, *essayant un sourire.* — Alors, il y le feu...

LARRY. — Il est plus de deux heures, monieur Elgin, votre loge était fermée et la clef 'était pas au tableau...

FRANK — Je faisais un petit somme. J'étais atigué...

Il essaie d'allumer une cigarette, mais ses mains tremblent tellement que Larry lui tend son briquet.

COOK. — Le raccord de la nouvelle scène tait à une heure.

FRANK. — C'est vrai... Oh, là, là!... J'ai complètement oublié. J'ai beaucoup marché cette nuit, je suis fatigué. J'ai eu un petit accrochage avec ma femme hier soir... vous savez ce que c'est, Henri...

COOK. — Qui vous a ouvert la porte du héâtre?

FRANK, *sans le regarder.* — Le veilleur de nuit. J'ai dormi ici et j'ai oublié de me réveiller!

COOK, *hors de lui.* — Vous avez dormi? Vous voulez dire que vous avez cuvé votre biberon... Vous êtes encore tellement saoul que vous ne tenez pas sur vos jambes.

LARRY, *le retenant.* — Monsieur Cook!

Frank se laisse tomber sur une chaise. Unger passe la tête par la porte.

UNGER. — Qu'est-ce qui vous est arrivé, Frank?

FRANK, *grognant.* — Mais il n'est rien arrivé... Je suis très enrhumé... J'ai avalé deux, trois verres de bière.

Il a le vertige et se prend la tête dans les mains.

COOK. — Regardez-le : il pue l'alcool... Où est Bernie?

LARRY. — Il arrive.

COOK, *fébrile.* — Eh bien! ça y est. Dieu merci, ça y est... Plus d'histoires à propos de ce saoulaud! Nous savons maintenant à quoi nous en tenir. Et votre femme pourra vous aider à faire vos paquets.

Larry a vu Georgie à la porte. Elle entre et comprend immédiatement ce qui s'est passé. Elle s'avance vers Cook qui la foudroie du regard. Frank ne l'a pas vue.

LARRY. — Monsieur Cook, je ne vous laisserai pas parler ainsi à un comédien.

COOK, *il n'en croit pas ses oreilles.* — Vous ne me laisserez pas, quoi?

LARRY, *très pâle.* — Vous êtes le commanditaire, monsieur Cook, mais je ne vous laisserai pas parler ainsi à un comédien dans un spectacle dont je suis le responsable... je ne le tolérerai pas...

FRANK. — Merci, Larry. Merci.

COOK. — Vous ne le tolérerez pas...

LARRY. — Il y a aussi une dame ici et je vous prierai de garder votre calme jusqu'à ce que M. Dodd arrive.

COOK, *farouche.* — Nous allons voir ce qu'il va dire, *lui* quand il sera là...

Il sort, suivi de Unger qui secoue la tête tristement en regardant Georgie, Frank n'a pas levé les yeux. Larry s'approche de Frank.

LARRY, *très gentiment.* — Voulez-vous un peu de café, monsieur Elgin?

Frank ne répond pas.

GEORGIE. — Merci, Larry... Ne lui donnez pas de café, ça le rendra plus malade.

Frank se rend compte que Georgie est là. Il se couche sur le divan, la figure dans un coussin.

LARRY. — Je vais lui chercher de l'ammoniaque...

Il sort. Frank, la tête en bas, sanglote. Georgie le regarde en silence et va fermer la porte.

GEORGIE. — Où as-tu passé la nuit?

Frank s'assied sur le divan, essuie sa figure avec sa manche. Elle lui donne un mouchoir en papier. Il ne la regarde pas.

FRANK, *d'une voix sans timbre.* — Donne-moi un verre d'eau... Laisse-la couler...

Elle va au lavabo, le visage sans réactions.

GEORGIE. — Elle est tiède. Attention à ta cigarette, tu vas mettre le feu...

Il laisse tomber sa cigarette et l'écrase sous son pied.

FRANK, *hébété.* — J'ai manqué la répétition. C'est tout ce que j'ai manqué. *(Elle lui apporte de l'eau.)* Pourquoi toutes ces histoires... Où est Bernie?

GEORGIE. — Je n'en sais rien.

Elle se retourne. Bernie a ouvert la porte avec derrière lui Cook et Unger. Frank baisse les yeux, il se sent perdu. Bernie va jusqu'au centre de la pièce,

regarde Georgie et Frank, puis va droit à Georgie.

BERNIE, *à voix basse, mais tendue.* — Quand avez-vous vu votre mari pour la dernière fois, madame?

GEORGIE, *prudemment.* — Vers deux heures du matin..

BERNIE. — Où?

GEORGIE. — Dans cette loge.

BERNIE. — Il est rentré à l'hôtel avec vous?

GEORGIE. — Non, il voulait manger quelque chose. Moi, j'étais fatiguée...

BERNIE. — Qu'est-ce que vous m'avez dit tout à l'heure, quand je vous ai téléphoné dans votre chambre?

GEORGIE. — Vous m'avez demandé où était Frank. Je vous ai répondu que je n'en savais rien. Vous m'avez demandé s'il avait bien dormi. Je vous ai répondu que je l'espérais.

BERNIE. — Pourquoi avez-vous menti?

Cette scène est si pénible que Unger se glisse dehors.

GEORGIE. — Où voyez-vous que j'ai menti?

BERNIE. — Vous n'avez pas pensé qu'il était important de me prévenir que Frank n'était pas rentré de la nuit?

GEORGIE. — Et s'il avait été avec une autre femme?

BERNIE. — Ne jouez pas les imbéciles. *(On frappe à la porte. C'est Larry.)* Attends-moi dehors. *(A Georgie:)* Comment lui avez-vous procuré à boire à deux heures du matin?

GEORGIE. — Comment je...

Elle est tellement étonnée qu'elle éclate de rire.

COOK, *sursautant.* — Ça n'est pas drôle, madame...

BERNIE, *à Cook.* — Il n'y a qu'une seule chose à faire, Cook!

COOK. — Oui, monsieur, oui! Je vais la faire immédiatement... A la caisse, monsieur, et ça ne va pas traîner.

Il sort rapidement.

BERNIE, *sans regarder Georgie.* — Il y a encore quelqu'un de trop dans cette loge! *(Georgie sort. Frank tousse et cette toux est destinée à attendrir Bernie.)* Qu'es-ce que vous avez encore? *(Frank ne répond pas. Bernie est vraiment touché par l'incident. Un temps, puis très durement:)* Levez-vous!... On croirait que je vous ai battu... que c'est vous la victime... Allez, debout!

FRANK. — Ne m'eng... pas, Bernie... Je resterai jusqu'à ce que vous m'ayez remplacé...

BERNIE. — Votre femme est une...

FRANK. — Ma femme, elle n'y est pour rien. Pourquoi raconter des histoires? Tout est de ma faute, je suis un salaud.

BERNIE. — Frank, vous n'êtes pas tout à fait sans reproche.. Mais je veux que vous fassiez quelque chose pour moi...

FRANK. — Quoi?

BERNIE. — Ne soyez pas jobard! Ne vous laissez plus mener en bateau... Vous la défendez tout le temps...

FRANK. — Mais, Bernie, elle est faible, elle

BERNIE. — ... Elle vous a poussé à boi pendant dix ans et vous trouvez qu'elle faible? Vous pourriez être admirable dans rôle, mais il faut commencer par vous débarrasser d'elle... Elle prendra le train de Ne York à 5 h. 05.

FRANK. — Bernie, mon petit, je ne peux p la laisser partir... Je l'ai quittée une fois, e s'est ouvert les veines. Elle recommencera

BERNIE. — Je veux qu'elle parte aujou d'hui... Elle partira à 5 heures.

FRANK, *dans un murmure.* — Bernie, e est si faible...

BERNIE. — Je vais lui parler... Et si vo jouez le rôle vous habiterez chez moi penda toutes les représentations.

FRANK. — Mais M. Cook... il ne veut plus moi...

BERNIE, *dont la colère n'est pas tombée.* Moi non plus, je ne suis pas certain de vouloir encore de vous.

FRANK. — Evidemment Bernie, c'est à vo de décider. *(Il s'appuie sur le mur, Bernie à la porte sans l'écouter et appelle dans le co loir:)* Madame Elgin...

Elle entre, portant un verre qu'elle tend Frank.

GEORGIE. — Tiens, bois ça.

Il prend le verre et ne boit pas.

BERNIE. — Frank reste. Vous, vous part Le caissier vous réglera vos frais. Votre ma vous suivra peut-être d'ici un jour ou deu Ce n'est pas certain. Pour l'instant, il vie habiter avec moi.

GEORGIE. — Poli comme un ours... Tu ve que je parte, Frank? *(Il ne répond pas.)* veut dire oui... Je vais aller faire ma valis Je voudrais tout de même bien comprend quelque chose. Pourquoi vous cramponnez-vo à cette branche pourrie?

BERNIE, *froidement.* — Je vais vous répo dre par égard pour Frank : c'est le théâtre m'intéresse, pas les affaires théâtrales.

GEORGIE, *sèchement.* — Et cette pièce alors, c'est de la poésie pure?

BERNIE. — C'est un spectacle qui voudr se faire passer pour du théâtre et un hom comme Elgin a le pouvoir miraculeux de tra former un simple divertissement en Théâ avec un T majuscule.

GEORGIE, *tranquillement.* — Espérons-le...

BERNIE. — Vous avez compris? *(Elle se lèv* Une seconde. Vous allez dire à Frank qu'il rien à craindre... *(Elle se retourne.)* Il a p que vous fassiez une bêtise, naturellement. C déjà arrivé, paraît-il...

FRANK, *gêné.* — Voyons, Bernie!

GEORGIE. — Qu'est-ce qui est déjà arrivé

BERNIE. — Pseudo-tentative de suicide...

FRANK. — N'insistez pas, Bernie, Georgie nous aider...

GEORGIE. — Monsieur Dodd, quand j'étais tite, l'idiot de mon village affirmait que

fenses d'éléphant sont faites avec des tou-es de piano... Vous êtes un peu obtus pour homme qui a une si haute idée de lui-ême...

BERNIE. — Qu'est-ce que ça veut dire?

FRANK. — Bernie, elle va être en retard...

BERNIE. — Qu'est-ce que vous essayez de me re, chère madame?

GEORGIE. — Ne m'appelez pas « chère ma-me ». Les tentatives de suicide c'est le rayon Frank... Les veines ouvertes par exemple...

BERNIE, *à Frank, se dirigeant vers lui.* — rank, montrez-moi vos poignets... Montrez-moi s poignets... (*Frank reste immobile. Bernie vers lui, regarde ses mains et découvre les catrices. Il y a un long silence.*) Excusez-oi, mais il faut que je vous pose quelques estions...

GEORGIE. — C'est inutile, je ne répondrais même pas... à l'archange saint Michel s'il avait otre figure.

BERNIE. — Frank prendra le train si vous ne e répondez pas... Il m'a menti!

GEORGIE. — Il ne sait pas ce que c'est que la érité...

BERNIE. — Vous avez bien été Miss Amérique uand vous aviez vingt ans?

GEORGIE. — Il vous a dit ça? Ai-je mis le eu à la Maison Blanche ou à notre apparte-ent du Waldorf? (*Bernie hoche la tête.*) ous avons aussi perdu une petite fille, je uppose, et il a fallu une infirmière pour me urveiller.

BERNIE. — Oui.

Frank sanglote.

GEORGIE. — Pauvre petite Terry. C'est une le ses meilleures trouvailles... Il l'emmenait e promener au bord de la mer pendant que e restais à la maison, hébétée par l'alcool... ous n'avez pas reconnu la pièce dans laquelle ous l'admiriez tellement? « Les millions de erba »!

Elle a les larmes aux yeux.

BERNIE. — C'est incroyable, il n'a jamais essé de jouer son propre personnage...

GEORGIE. — Nous avons eu un enfant, une pe-ite fille, mais elle est morte en venant au onde. Frank est presque devenu fou... Vous e savez pas ce que c'est... On se rencontre, on e marie, on part ensemble... J'avais dix-neuf ns. J'étais romanesque, pas trop laide... Oh! on Dieu! J'avais une confiance si naïve en rank, en sa parfaite connaissance de la vie... e me suis vite aperçu qu'il buvait, mais c'était n charme de plus, un signe de fragilité hu-aine chez un être si supérieur... Je ne l'en imais que davantage... d'ailleurs j'allais l'en uérir... A la fin, il n'y avait plus grand-chose sauver... Renvoyez-le à l'hôtel, il a besoin e repos.

BERNIE, *appelant Larry.* — Larry...

LARRY. — Oui...

BERNIE. — Lucas est là? Il sait le rôle 'Elgin?

LARRY. — Oui, bien sûr.

BERNIE. — Est-ce qu'il peut le jouer ce soir?

LARRY, *hésitant.* — Je pense que oui.

BERNIE, *murmurant.* — Bon D..., qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

FRANK. — Je jouerai. Je veux jouer si j'ai encore une chance...

BERNIE, *à Larry.* — Ramène-le à l'hôtel. Renvoie la troupe et appelle-moi vers cinq heures.

LARRY, *terrorisé.* — Oui, monsieur. Venez, monsieur Elgin.

Il emmène Frank vers la porte.

GEORGIE, *à Frank.* — Va, Frank, je ne partirai pas sans te revoir.

Frank sort. Silence. Bernie est tendu et nerveux, visiblement confus. Georgie est volontairement détachée.

BERNIE, *sortant une cigarette.* — Vous permettez?

GEORGIE. — Tiens! Vous devenez courtois? Mais ne croyez pas que je vous pardonne ce que vous avez fait...

BERNIE, *il prend un temps, puis allume sa cigarette sans la regarder.* — Je suis consterné et un peu perdu... Expliquez-moi!

GEORGIE. — Frank ment pour faire pardonner ses désastres...

BERNIE. — Mais pourquoi ces désastres, cette... faillite?

GEORGIE. — Il faudrait un psychanalyste pour expliquer ça...

BERNIE. — Je ne sais comment m'excuser...

GEORGIE. — Je suis vidée...

BERNIE. — L'avez-vous déjà quitté?

GEORGIE. — Deux fois. Et je suis revenue deux fois. Il est tellement sans défense. Il a tellement besoin qu'on s'occupe de lui. Un couple ça ne se fait pas et ne se défait pas sur commande...

BERNIE. — Ça dépend des couples...

GEORGIE. — Oui... Vous ne connaissez personne qui prenne un taxi pour New-York?

BERNIE. — Mais s'il est tellement sans défense...

GEORGIE. — Il n'est plus sans défense, puisque, maintenant, vous êtes là!

BERNIE. — Ecoutez-moi, Georgie. Il a besoin d'être dirigé et surveillé. Je n'avais pas compris que vous seule pouviez le tenir...

GEORGIE. — Eh bien, vous aurez au moins compris quelque chose...

BERNIE. — Ecoutez-moi, Georgie... si...

GEORGIE, *avec force.* — Je ne veux pas rester ici. Tout le monde m'a craché à la figure dans ce théâtre...

BERNIE. — Mais il a absolument besoin de vous... Il faut qu'on le surveille...

GEORGIE. — Hier, vous vous êtes engagé à vous occuper de lui; douze heures plus tard, vous démissionnez déjà? Oui, il a besoin d'être surveillé, conseillé, dirigé, mais plus par moi...

BERNIE. — Je vous en supplie...

GEORGIE. — Moi, je retourne à New-York et je vais m'offrir le luxe d'une chambre calme. Pour la première fois depuis douze ans, je n'aurai pas à me demander ce qu'il fait. Il

sera bien à l'abri entre les fortes mains de M. Bernie Dodd!

BERNIE. — Georgie...

GEORGIE. — Pourrez-vous seulement le faire tenir sur ses jambes? C'est à ça que j'ai consacré toutes mes prières... A attendre le moment béni où il pourra enfin marcher tout seul... Je pourrais même vous pardonner vos offenses, monsieur Dodd, si vous arriviez à le faire tenir debout assez longtemps pour que je puisse m'en aller. Tout ce que je demande, c'est de reprendre mon nom, à moi, et de trouver un emploi modeste qui me permette de vivre seule... Naturellement, vous ne me croyez pas? Il est impossible d'imaginer qu'une femme puisse désirer vivre seule, dormir seule, seule dans une chambre, toute seule...

Bernie la prend par le bras et la secoue.

BERNIE, *hors de lui.* — Ecoutez-moi, Georgie...

GEORGIE. — Pourquoi faire, je veux partir.

Elle se débat.

BERNIE. — Taisez-vous... Il faut que vous restiez... Il ne jouera que si vous restez. Je ne courrai pas le risque de le faire jouer si vous ne restez pas... Vous entendez?

GEORGIE, *essayant de se dégager.* — Pourquoi me tenez-vous... Lâchez-moi... mais lâchez-moi... *(Subitement, il l'embrasse en plein sur la bouche. Elle ne bouge pas, puis il s'éloigne, s'assied et lui tourne le dos.)* Pourquoi avez-vous fait ça?...

BERNIE. — Je mérite tout ce que vous m'avez dit... tout, je n'ai pas d'excuses... Maintenant, répondez-moi... Je voudrais que vous restiez.

GEORGIE. — Je voudrais... je voudrais... Vous voulez toujours quelque chose.

BERNIE. — Je vous le demande humblement.

On frappe à la porte. Entre Cook.

COOK. — Ah, Bernie, je vous cherche depuis une heure. J'ai Ray Newton au téléphone. Il est libre. Il peut prendre le train cette nuit et être ici demain matin.

BERNIE. — J'arrive.

COOK. — Il est sur la ligne de location.

BERNIE, *sec.* — J'arrive. *(Cook les foudroie tous les deux du regard et sort.)* Maintenant, il faut que j'aille me bagarrer avec lui pour sauver Frank. Ça ne va pas aller tout seul! Vous restez?

GEORGIE, *après une hésitation.* — Oui. *(Il se dirige vers la porte.)* Ce n'est pas parce que vous m'avez embrassée qu'il faut vous faire des idées, monsieur Dodd...

BERNIE, *calmement.* — Naturellement, madame Elgin, aucune idée.

Il sort, fermant doucement la porte. Georgie reste un grand moment immobile... sa main monte à son visage... ses doigts touchent ses lèvres.

RIDEAU

TABLEAU VII

Cinq semaines plus tard. La loge de Frank dans théâtre de New-York. Le rideau va bientôt ton sur la fin du second acte de la pièce. C'est la « mière » à New-York. La loge de Frank d directement sur la scène. Georgie peut, comme ell fait actuellement, se tenir dans l'encadrement d porte et écouter le spectacle. Nous aussi, nous pou entendre des bribes de dialogue de temps à autre plus tard, quand le rideau tombera, les applaudi ments. Attentive et tendue, Georgie écoute, réagis presque physiquement au déroulement de l'ac Mary, l'habilleuse de Frank, entre et tend à Geo plusieurs télégrammes.

MARY. — Il y a encore des télégrammes.

GEORGIE, *les prenant.* — J'ai l'impression ça marche.

MARY. — Oh oui!... Votre mari est un gr homme, madame Elgin, un très grand acte C'est un honneur de travailler avec lui.

Georgie sourit. Mary sort, emportant houpette. Georgie feuillette les télégr mes, met ses lunettes. L'un d'eux ret son attention, elle ne voit pas en Bernie: il la regarde tandis qu'elle re un télégramme de la liasse. Quand se retourne, elle est surprise de Bernie. Il est lui-même très nerveux il écoute attentivement ce qui se pa sur le plateau.

GEORGIE. — Où étiez-vous... à l'orchestre

BERNIE. — Oui... Les soirs de « général je me sens le plus inutile des hommes. Et ça va?

GEORGIE. — Cook est venu. Je ne l'ai laissé entrer. Comment est Frank?

BERNIE, *ne voulant rien dire.* — Pas m vais au « un »... Encore des télégrammes?

GEORGIE. — Celui-ci est de la tante Unger.

BERNIE. — Pourquoi n'allez-vous pas la salle?

GEORGIE. — Un soir de « générale » à N York? J'aimerais mieux mourir que de n seoir au milieu de ces macaques. On suit bien d'ici...

BERNIE. — C'est l'agrément d'avoir une sur le plateau.

Larry surgit en manches de chemise, féroce. Il n'a plus rien de ses mani déférentes.

LARRY, *à mi-voix.* — Chut, chut, bon on n'entend que vous!

Il s'en va en fermant la porte. Georgie baisse la voix.

GEORGIE. — Ça, c'est le désagrément...

BERNIE. — Oui, ce soir, c'est lui le patron.

GEORGIE. — Content de Frank?

BERNIE. — Il est inégal... De temps en temps, ça va. A d'autres moments, il manque d'intensité... Ses éclats sortent mal... Enfin, on verra bien.

GEORGIE. — Ne faites pas cette figure d'enterrement quand il sortira de scène.

BERNIE. — Entendu... monsieur le Président...!

GEORGIE. — Vous êtes déprimé?

BERNIE. — Déprimé? Non, un peu mélancolique. *(Il soupire.)* Le théâtre, c'est un foyer pour le célibataire à la dérive... Maintenant c'est fini, le metteur en scène meurt le soir de la « générale »... Tant de travail... tant d'espérances... tant de chagrins.. C'est long, neuf semaines de vie commune!

GEORGIE. — Vous avez été un magicien pour Frank; en fait, pour nous deux...

Bernie se lève avec impatience.

BERNIE. — C'est vous que Frank doit remercier.

GEORGIE. — Non, Bernie! C'est vous...

BERNIE, *faisant la grimace.* — Ah, ah, et voilà, on recommence à ne plus être d'accord... *(Brusquement:)* Georgie, il y a quatre semaines, j'ai embrassé une femme, et voilà que maintenant j'aime cette femme et je ne sais plus que faire...

GEORGIE, *doucement.* — Bernie...

BERNIE. — Qui sait ce qui va se passer maintenant? Je ne vous reverrai peut-être jamais...

GEORGIE. — Pourquoi?

BERNIE. — Vous ne comprenez pas ce que cette « générale » représente pour Frank?... Si ça marche comme je l'espère, il va avoir un tas de propositions... Il n'aura plus besoin de vous... Vous allez le quitter?

GEORGIE, *calmement, ne laissant rien voir.* — Nous ne pourrions pas parler de ça un peu plus tard?

BERNIE. — Moi, je ne pense qu'à ça! Vous m'évitez depuis des semaines...

GEORGIE, *fermement, mais sans méchanceté.* — Vous êtes incorrigible. Dans deux secondes nous allons de nouveau nous battre...

BERNIE. — Moi, je suis prêt à me battre pour les choses importantes. Et vous et moi c'est très important. *(Brusquement il s'arrête. La voix de Frank résonne. Ils écoutent tous les deux.)* Je ne peux pas me débarrasser de cette voix, ce soir. Elle me suit partout. Ecoutez-le. Il peut apporter à n'importe quel rôle cette voix sombre et belle. Il a besoin de vous, pardonnez-moi de m'être laissé aller.

Bernie se détourne.

GEORGIE, *simplement.* — Vous êtes l'ami de Frank, vous pensez à son avenir. C'est bien. *(Un temps.)* Mais mon avenir à moi?

BERNIE. — Oui, je sais! Mais ce n'est tout de même pas à moi de vous dire ce que vous devez faire.

Un temps.

GEORGIE. — Je n'aime pas vous voir comme ça, vous portez si mal cet air de sacrifice et de contrition.

BERNIE, *durement.* — Oh! je vous en prie. Je n'ai besoin ni de morale, ni de conseils, ni de pitié.

GEORGIE, *allant à lui avec une tendresse inaccoutumée.* — Ne luttez pas contre vous-même, Bernie. Comme tout le monde vous avez besoin de tendresse, et même de pitié. *(Souriante:)* Ne me regardez pas comme ça, vos yeux vont me foudroyer.

BERNIE. — Est-ce que vous allez le quitter?

GEORGIE. — Je ne sais pas. *(Elle prend la main de Bernie et la serre tendrement avec un sourire un peu triste.)* Ne soyez pas aussi impatient. Laissez faire le temps... Vous verrez...

Elle s'est arrêtée court, car Bernie écoute avec beaucoup d'attention ce qui se passe sur le plateau. Il bondit, ouvre la porte, écoute plus attentivement encore. On entend des rumeurs.

BERNIE. — Qu'est-ce qui se passe? *(Il sort. Georgie reste dans l'embrasure de la porte. On entend des murmures, des exclamations et le bruit de quelqu'un qui court. En scène, la voix de Frank s'est élevée, coléreuse et puissante. Bernie fait entrer Nancy dans la loge. Elle pleure. Mary reste à la porte. Bernie à Nancy:)* Calme-toi! Allons, allons, qu'est-ce qui s'est passé? Chut...

NANCY, *elle pleure.* — Il m'a battue... En scène... Il m'a giflée. *(Avec fébrilité:)* Je ne sais pas ce qui lui a pris. Il a même changé ses répliques.

BERNIE. — Allons, allons... c'est la « générale » ce soir... Mary, ferme la porte... va à ton boulot.

Mary obéit.

NANCY, *fébrilement.* — Il... il... il a ses yeux injectés de sang...

BERNIE. — N'en fais pas un plat; il ne t'a pas tuée, quoi! et puis c'est dans la pièce.

NANCY. — Pas de me battre comme ça! ni de changer le texte! Je ne savais même pas quoi lui répondre.

BERNIE. — Ne parle pas si fort, on entend tout dans ce théâtre.

Nancy frotte sa joue endolorie. Georgie revient.

GEORGIE, *à Nancy.* — Comment ça va, Nancy?

NANCY. — Je vais très bien, madame Elgin... très bien...

BERNIE. — File te changer pour le « trois ».

NANCY. — Oui, j'y vais. Oh! ça m'a coupé les jambes...

Nancy se dirige vers la porte, sans insister.

BERNIE. — Nancy, viens ici. *(Nancy se dirige lentement vers lui : sans sourire Bernie l'embrasse. Elle est heureuse de nouveau.)* File maintenant.

NANCY. — Oui. J'y vais.

Elle sort. Bernie se dirige vers la porte et inspecte les coulisses. Georgie la suit.

GEORGIE. — C'est idiot. Il est complètement déchaîné. Il l'a presque jetée par terre.

BERNIE, *impatient.* — Ça fait quarante minutes que j'attendais qu'il se déchaîne... Maintenant qu'il y est, laissons-le faire... *(Ils se tiennent dans l'embrasure de la porte. On entend la voix de Frank. Après un moment. Bernie murmure:)* Voilà, c'est le rideau...

On entend le bruit du rideau qui tombe sur la fin du second acte et les applaudissements qui éclatent et se prolongent. Frank entre. Il est encore dans l'état de la scène qu'il vient de jouer.

FRANK, *d'une voix violente et rauque.* — Ferme la fenêtre.

GEORGIE. — Mais il n'y a pas de fenêtre.

Frank respire fortement comme un boxeur entre deux rounds. Bernie fait signe à Mary de disparaître et de fermer la porte.

FRANK. — Je suis en nage.

GEORGIE, *brusquement.* — Deshabille-toi.

D'un geste du bras, il écarte sa remarque, brandit le poing.

FRANK. — Je n'ai pas pu... je n'ai pas pu me retenir... J'ai cogné comme un sourd... Est-ce que je lui ai fait mal?

BERNIE. — Reposez-vous. Ne vous en faites pas.

GEORGIE. — Assieds-toi, Frank, assieds-toi.

FRANK, *comme s'il était enragé.* — Je suis désolé, Bernie... Il ne faut pas m'en vouloir, c'est parti comme ça... c'est, d'ailleurs, ce que Murray doit faire à ce moment-là... Personne ne veut plus de lui, pas même cette petite fille... Tout à coup, je l'ai vu : un lion qu'on rentre dans sa cage à coups de barre sur le nez comme au cirque. Et je n'ai pas pu, je n'ai pas pu me retenir. Je l'ai à moitié assommée.

BERNIE. — Je ne vous ai pas demandé de vous retenir.

Epuisé, Frank s'assied.

GEORGIE. — Enlève ta veste.

Georgie qui se tient derrière lui, enlève sa veste de smoking. Frank retiré son col et sa cravate. On entend la musique de l'entracte.

FRANK. — Il est fichu ce col... Donne-m'en un autre... J'espère que je n'ai pas blessé la petite...

BERNIE. — Ne vous en faites pas, elle va très bien.

FRANK. — Parfait! Alors tout est parfait. *(Puis s'asseyant:)* Bon D... Je crois que ce sont les gens de l'orchestre qui m'ont rendu enragé. Ils étaient gelés sur leurs fauteuils.

BERNIE. — Ils étaient peut-être émus.

FRANK, *grognant, mais ravi.* — C'est mal de se moquer d'un pauvre homme.

BERNIE, *souriant.* — Je ne me moque p Votre interprétation les a certainement be coup surpris.

FRANK. — Je l'espère bien. Dites donc, vo avez vu la scène de l'hôpital? Elle est t bonne, Mabel Beck... Il y a d'autres té grammes... Il y a des gens qui se souvienne encore de moi? Sue Lewis... *(Le lisant détachant tous les mots.)* « Bravo! Repri magnifique carrière... suis transportée. Gran affection... » Qu'est-ce que je mets au table suivant?

GEORGIE. — La même chose, chéri.

FRANK. — Ah! du moment que vous ne m' voulez pas quand je me déchaîne...

BERNIE, *il se dirige vers la porte.* — Con nuez comme ça et vous serez porté en trio phe. Ah! voici notre très aimable produ teur, M. Cook.

LARRY. — Monsieur Dodd, voulez-vous ver avec moi pour vérifier la hauteur du plafon

BERNIE. — Je reviens dans un instant...

Bernie se glisse dehors, laissant à la po Cook qui vient d'entrer.

GEORGIE. — Qu'est-ce qu'on dit dans les co loirs, monsieur Cook?

COOK. — Je ne crois qu'à ce que je lis da les journaux. *(A Frank:)* Comment vous se tez-vous?

FRANK, *froidement.* — Bien, bien... tout fait bien!

Assis à la table de maquillage, Fra sirote son lait.

COOK. — La réaction de la salle est ass bonne. Vous avez soif?

FRANK. — Non, c'est pour ma voix. Où ce fond de teint...

COOK, *mal à son aise.* — Ah... Dites-m Elgin, pendant les répétitions, dans le feu l'action, on dit beaucoup de bêtises... j'espè que vous ne m'en voulez pas?

FRANK, *il se retourne.* — Tout le monde dit plus ou moins. Bien entendu, vos excus concernent également ma femme?

COOK, *hâtivement.* — Bien entendu. J parlé pour vous aussi, madame Elgin.

FRANK, *se levant.* — Alors vous pourri ôter votre chapeau, monsieur Cook. Vo n'êtes pas dans un compartiment de fumeur *(Cook, très décontenancé, retire immédia ment son chapeau. Georgie regarde Fran* C'est la première fois que vous êtes poli, m sieur Cook et je sais pourquoi. Vous pens à l'avenir.

COOK. — C'est naturel, Frank... Nous devo prendre des précautions pour ne pas cou trop de risques...

FRANK. — Vous voulez me faire signer contrat pour la durée de la pièce avant sortie des critiques, hein?... Et pour la moi de ce que je vaux!

COOK. — Je suis désolé, Elgin, et vous dev me croire. Il y a très longtemps que je per à vous offrir un autre contrat. A tout l'heure...

Il s'incline avec raideur et sort.

FRANK. — Il l'a pris en pleine g...! *(Tout à coup craintif:)* J'espère que je n'ai pas été trop loin?

GEORGIE, *riant.* — Mais non! il te trouve merveilleux dans la pièce, mais il ne voudra jamais l'avouer. Continue à te faire respecter comme tu l'as fait ce soir, et souviens-toi qu'il n'est pas indispensable de plaire à tout le monde.

FRANK, *heureux.* — Tu es un bon petit gars, j'ai toujours admiré ton cran.

GEORGIE. — Tu as le nez qui brille.

FRANK. — Je vais arranger ça. *(Songeur, il se dirige vers la glace.)* C'est gentil de la part de Sue Lewis ce télégramme, tu ne trouves pas?

GEORGIE. — Oui, je trouve. *(Avec un peu de regret... de mélancolie:)* Tu es très beau, ce soir.

FRANK, *il se retourne lentement.* — Vraiment? *(Sérieux:)* Alors, à partir de maintenant... retiens bien ça et note-le dans ton album de souvenirs... tu n'auras plus jamais à te demander pourquoi tu m'as épousé.

GEORGIE. — Tu crois?

Elle met un mouchoir dans la poche supérieure de son veston. Bernie entre après avoir frappé à la porte.

BERNIE. — Frank, Mabel vous envoie ses félicitations.

FRANK. — Hé, Bernie, est-ce que je peux vous montrer quelque chose?

Frank a enlevé son col et sa cravate et se tourne.

LARRY. — En scène pour le « trois »!

FRANK. — Ni col ni cravate... rien qu'un bouton de col pour tenir la chemise, ça peut aller?

BERNIE, *embarrassé.* — Vous voulez jouer comme ça?

FRANK. — Oui, c'est comme cela qu'ils l'arrêtent, sans col. Il a commencé dans la vie sans col ni cravate et il finit sans col ni cravate.

BERNIE, *riant.* — C'est vrai, allez-y, allez-y.

On entend à l'extérieur la voix de Larry.

VOIX DE LARRY. — En scène pour le « trois », en scène, s'il vous plaît. *(Dans l'encadrement de la porte:)* Vous êtes prêt, monsieur Elgin? On va lever dans cinq minutes.

FRANK. — Oui, garçon. Je suis prêt.

BERNIE, *il prend Larry par le bras.* — Larry... ne lève pas le rideau avant qu'ils soient tous assis, surtout, à l'orchestre.

LARRY, *il roule les yeux.* — Si les gens de l'orchestre étaient aussi polis que ceux du poulailler...

BERNIE. — Coupez la sonnerie du public, Larry.

Larry s'en va. On l'entend annoncer le troisième acte.

FRANK, *retourné, nerveux, hésitant.* — Georgie... je suis probablement impossible à vivre... mais si jamais tu avais l'intention de me quitter, je t'en prie, ne le fais pas. *(Bernie veut sortir, mais Frank le retient.)* Non, restez, Bernie, c'est volontairement que je parle devant vous. Il y a parfois un grand soulagement à perdre la face devant un témoin... Est-ce que je me trompe?... Est-ce que tu n'envisages pas de me jeter dans les bras de Sue Lewis et de lui céder la place?... Ne me quitte pas, chérie, laisse-moi une chance... Je t'aime...

Georgie attend avant de répondre, une de ses mains remonte lentement le long du revers de la veste de Frank.

GEORGIE. — Frank, je ne voulais pas parler de ça ce soir, mais puisque tu as commencé, allons jusqu'au bout C'est pour être heureuse que je t'ai épousé; et s'il le fallait, je pourrais te quitter pour la même raison. En ce moment je ne sais plus très bien où j'en suis.

FRANK, *humble.* — Tu ne le sais pas?

La main de Georgie retombe, elle s'écarte un peu, elle cherche soigneusement ses mots.

GEORGIE. — Non, nous n'avons changé ni l'un ni l'autre... et pourtant, j'ai l'impression que chacun de nous est à un tournant de son existence... Je sens que ce serait presque une nouvelle raison d'espérer... Quoi?... Je ne sais pas... Je suis indécise, Frank, il faut que tu soies assez fort pour supporter cette incertitude.

FRANK. — Je crois que je te comprends.

Larry fait une apparition, le temps de dire : « On vous attend, monsieur Elgin. »

FRANK. — Oui, j'arrive... Il faut que j'y aille. Je... Je ne sais pas comment dire ça, mais tout ce qui peut arriver maintenant n'y changera rien : vous m'avez sauvé, toi et Bernie, vous m'avez sauvé. *(Il l'embrasse et se ressaisit.)* Je crois que j'ai ma chance.

Il se retourne et sort avec fermeté. Après un instant, Bernie semble sur le point de dire quelque chose à Georgie, mais elle est émue et peu accessible, il se glisse dehors en murmurant:

BERNIE. — Je ferais mieux de me montrer un peu sur le plateau...

Il s'en va et heurte Unger qui entre, en smoking.

UNGER. — Frank n'est pas là?

GEORGIE, *souriante.* — Il est en scène. On va lever.

UNGER, *enchanté.* — Il est merveilleux, ce soir! Grâce à lui, je découvre ma pièce. *(Rapidement:)* Vous n'avez pas votre air de vétéran des deux guerres, ce soir. Vous devez crever d'orgueil. Tante Suzanne est ravie. Je me suis assis à côté d'elle. On croirait que le théâtre lui appartient...

GEORGIE, *calmement.* — Rappelez-moi à son bon souvenir.

UNGER. — Je n'y manquerai pas.

Il se dirige vers elle, il voudrait l'embrasser, mais il n'ose pas. Il sort. Après un petit moment, Georgie s'est dirigée vers la porte, elle est songeuse et repliée sur elle-même. Bernie revient de très bonne humeur. La musique de l'entracte s'arrête.

BERNIE. — Tout va très bien.

GEORGIE. — Vous avez été vraiment gentil d'envoyer ces télégrammes.

BERNIE. — Qui vous l'a dit?

GEORGIE. — J'ai deviné. Combien en avez-vous envoyé?

BERNIE. — Quatre ou cinq. Et vous?

GEORGIE. — Neuf ou dix.

BERNIE, *gentil.* — Et voilà, ça recommence. *(Le rideau s'est levé. Il y a un silence suivi d'une vague d'applaudissements.)* Décidément, on marche de surprise en surprise... Applaudir Frank au lever du rideau...

Il va décrocher son manteau à la patère. Georgie est appuyée contre le chambranle de la porte.

GEORGIE, *pour elle-même.* — Il est très beau ce soir...

BERNIE, *tourné vers elle.* — Je vais dans la salle voir comment ça marche... Bonsoir, Georgie.

GEORGIE, *se dirigeant vers la coiffeuse.* — Il va encore revenir en nage...

Elle va prendre une serviette et quand elle se retourne, Bernie est tout près d'elle.

BERNIE. — Bonsoir, Georgie.

GEORGIE, *face à face, gentiment.* — Bonsoir, Bernie.

BERNIE, *amer.* — Peut-être suis-je un peu magicien... mais pour ce qui est de réussir des miracles dans ma vie privée... c'est plutôt raté... vous ne le quitterez jamais.

GEORGIE — Il a tellement besoin de moi!

BERNIE. — Moi aussi, j'aurais besoin de vous...

GEORGIE. — Vous, vous êtes un homme fort Bernie.

BERNIE. — Fort?

GEORGIE. — Moins faible... moins abandonn que Frank.

BERNIE, *il cherche quelque chose dans s poche de veston.* — Je n'ai plus de cig rettes.

GEORGIE, *souriante.* — Vous fumez trop.

BERNIE, *moqueur.* — Vous êtes impertinent madame. *(Tendrement:)* Et ferme, et loya et franche. J'aime tout ça chez une femme c'est si rare.

GEORGIE. — Vous êtes courageux, Bernie Vous finirez sûrement par en sortir... Mais n changez pas trop. Restez ce que vous êtes un homme fort... la vie se charge assez vi de nous ôter le goût de vivre.

Il la regarde avec malice et l'embrass légèrement, puis il se retourne, jet son pardessus sur une chaise et quitt la pièce doucement. Georgie reste seul Durant un moment, sa figure exprim la tristesse et la compassion, puis présence de la serviette dans sa ma la rappelle à la réalité. Elle traverse pièce, prend le peignoir de Frank q était suspendu au mur et se dirige ve la porte. Pendant ce temps, la voix Frank, en scène, parvient, calme puissante. Une pensée arrête Georgi elle retourne vers la coiffeuse, prend télégramme de Sue, le regarde tranqu lement, prend une décision, le déchi en petits morceaux et le jette dans corbeille à papiers. Puis, tête haut elle traverse lentement la scène et sor portant le peignoir de Frank sur so bras.

RIDEAU

Georgie Bernie

Georgie Nancy

6 BERNIE. — *Je vais vous l'expliquer, madame Elgin.* (4e tableau.)

7 NANCY. — *Quand ma mère me verra avec une robe si longue...* (5e tableau.)

8 ELGIN. — *Toujours courir... toujours se dépêcher.* (5e tableau.)

9 BERNIE. — *Quand avez-vous vu votre mari pour la dernière fois?* (6e tableau.)

10 BERNIE. — *Moi aussi, j'ai besoin de vous, Georgie...* (7e tableau.)

(*Photographies* France-Illustration, *Roger Boulet.*)

Elgin
Georgie

Georgie Elgin Bernie

Bernie Georgie

"POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE"

DEVANT LA CRITIQUE

Dans des décors poétiques et réalistes à la fois, avec des zones d'ombre et de grandes taches de lumière, une série de tableautins, à peine esquissés semble-t-il, et pourtant très fouillés, où se tracent peu à peu, par touches successives, les portraits de quelques personnages curieux, pittoresques, émouvants : l'ancien grand acteur Frank Elgin, au rancart depuis dix ans, parce qu'il est trop porté sur la boisson, et qui a soudain l'occasion inespérée de commencer une nouvelle carrière: sa femme Georgie, qui passe pour son mauvais génie, alors qu'en fait elle le protège sans cesse contre lui-même; le metteur en scène Bernie Dodd qui, par amour du théâtre, « donne sa chance », en dépit de tout, à Frank, et tombera, en dépit de lui-même, amoureux de Georgie, après l'avoir longtemps méconnue; Philip Cook, le commanditaire près de ses sous, qui garde toujours son chapeau sur la tête; Paul Unger, le jeune auteur, qui découvre et comprend sa pièce en la voyant jouer; Larry, le régisseur au grand cœur et la naïve débutante, Nancy...

Nous les voyons vivre devant nous, comme si nous les regardions par le trou de la serrure, des scènes de leur propre existence, et des scènes de la pièce qu'ils répètent; le théâtre et la vie se confondent ou se superposent, se surimprimant, le plus souvent.

Des points d'interrogation se posent. Frank Elgin réussira-t-il à ne pas boire? Bernie parviendra-t-il à se faire aimer de Georgie? La pièce d'Unger aura-t-elle du succès? Et celle de Clifford Odets? Nous assistons à la lente résolution de ces petits problèmes imbriqués l'un dans l'autre. Aucun ne nous passionne positivement, mais tous nous intéressent peu ou prou, et l'on voit arriver la fin de l'ouvrage sans avoir éprouvé la moindre impression d'ennui. Au contraire : c'est dû, sans doute, au dialogue, direct, pertinent, et parfois percutant, fort bien adapté de l'américain par Mme Constance Coline. C'est dû surtout à l'interprétation et à la mise en scène. Rien n'a été laissé au hasard. Tout est au point et en place. Pas une bavure. C'est du merveilleux travail.

Paul Gordeaux,
dans *France-Soir*.

Ce fut une soirée de qualité. Les deux actes (sept tableaux, trois plus quatre, de Clifford Odets, écrivain américain, traduits avec l'art, oui, l'art le plus attentif et le mieux masqué, par Mme Constance Coline, font beaucoup penser à du H.-M. Lenormand. Ils peignent avec minutie, comme ferait un vieux peintre hollandais, ressuscité à Broadway en 1950 — quel effarement pour lui! — un peintre hollandais à la palette grisâtre, et moins brillant que Gérard Dou, mais encore habile au clair-obscur l' « envers du théâtre ». Lenormand l'a fait, et André Obey dans *Maria*, et Pirandello dans les *Six Personnages*... Mais M. Odets n'éveille pas, comme ceux-là, le songe; il ne fait pas, de son réalisme têtu, s'envoler des symboles. Il excelle dans la lecture, le chuchotis. Son texte ne manque pas d'expression. Seulement il chemine, il rampe; et parfois se stagne. Il ronronne. Il s'accorde bien à cette musique lointaine, nostalgique et rabâcheuse, qu'on entend pendant tout le premier acte. « Fermez la porte ! » crie le metteur en scène. Nous ne savons plus où diriger notre attention en effet. Ce sont deux musiques dodelinantes; et l'hypnose va venir.

Robert Kemp,
dans *le Monde*.

... Tel quel, ce résumé ne vous dit pas grand-chose, j'imagine. Songez à présent que, par la manière dont c'est mis en scène et joué, l'ouvrage distille une extrême tension dramatique. Dites-vous que ce drame assez ordinaire baigne dans une atmosphère très prenante, très communicative. Le spectacle restitue toute une partie du vrai climat du théâtre. On y sent l'amour du métier, le respect du trav... on y respire l'odeur de la scè... on y évoque la température ... vreuse ou accablée des rép... tions; le comique y rejoint ... sordide, le faux drame côtoi... presque vrai; l'on vit sur ... plateau avec des gens qui f... profession de ressusciter la f... rie chaque soir, et de prépa... chaque après-midi, de fein... improvisations.

Je vous entends murmur... « Ce soir on improvise... » C... cette recherche des personn... tés, cette investigation psyc... logique, qui s'accomplit a... une lenteur calculée, n'est ... sans évoquer Pirandello. Un ... randello qui eût fait un croc... par Broadway, où notre vi... mélo, saupoudré d'un peu ... psychanalyse, se redonne ... airs de jeunesse.

Mais je ne me lasserai pas ... le répéter : dénoncer la form... d'une œuvre n'est rien. Ce ... compte, c'est la réalisation.

Celle-ci est remarquable.

Avec un chef-d'œuvre, un p... animateur prétentieux est ca... ble de nous faire passer ... soirée exécrable. Le pren... metteur en scène de Paris p... nous offrir un spectacle exc... lent sur un thème sans rar...

C'est le cas.

Je ne trouve plus de m... pour complimenter Lila de ... bili, qui invente continuellem... de mystérieux décors dont d'... mirables éclairages font val... les couleurs étouffées.

Et les comédiens : la vigu... concentrée de M. Gérard Our... Quelle autorité, quelle émot... aussi dans son jeu contenu.

Françoise Lugagne m'a t... ché par son intelligence, sa p... cision, la finesse de ses r... tions. Et pourtant, Dieu ... que son rôle n'est pas facile.

M. Michel Lonsdale, qui int... prète l'auteur, s'est montré ab... lument charmant. Et qu... simplicité!... Est-ce qu'il y ... vraiment des auteurs com... ça? En Amérique, je veux di...

Ici, Raymond Rouleau act... égale Raymond Rouleau m... teur en scène. Sa scène d'ent... et sa scène de « saouleri... sont impressionnantes.

Allez... Vous me direz ... j'avais tort.

Jean-Jacques Gautier,
dans *le Fig...*

Comité de Direction | Président : Vincent DELPUECH. | Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. | Fondateur : Georges OUDAR...

Ets BUSSON, impr., PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 2e trim. 1955, no 80 P.